



action poétique

i. buttitta
j.-p. cerda
c. camproux
g. neveu
j. malrieu
h. deluy
j.-l. delestal
sirio
p. guéry
h. kréa
r. kochmann
s. bec
b. dumontet
j.-j. viton
g. arseguel
m. mermet
c. aubien
p. philibert
j. gibbon
m. loï
p.-g. guidi
j.-c. lévy
m. bernat
a. bertero
l. richard
p. pessemesse
j. guglielmi

1958

N^{os} 3 - 4

ACTION POETIQUE

paraît 4 fois par an

"La poésie doit avoir pour but la vérité pratique"

publiée à Marseille par le groupe de l'Action Poétique

1958

SOMMAIRE

N° 3-4

		Pages
Lettre à un ami	Henry DELUY	1
Lamentation	Ignazio BUTTITA	7
Sept Mineurs	José-Léon DELETAL	10
Romance	SIRIO	11
Poème	Jordi Pere CERDA	13
Prochain Moyen Age	Pierre QUERY	17
Mot d'Ordre	Henri KREA	20
Poème	René KOCHMANN	22
Balada dau Mirador	Serge BEC	24
Maximes	Bernard DUMONTET	30
Eau complice	Jean-Jacques VITON	31
Ode Brève	Gérald NEVEU	34
Le temps dormant	Gérard ARSEQUEL	38
L'Imaginaire	Marcelle MERMET	40
L'Été des Amants	Colette AUBIEN	42
Court Métrage	Pierre PHILIBERT	43
A F.B.	Jean GIBSON	44
Le Vert Galant	Michelle LOI	46
Poème	P.-G. GUIDI	47
Marine	J.-Cl. LEVY	48
La Rivière	Michel BERNAT	49
Poème	Alban BERTERO	50
Profession	Lionel RICHARD	52
Les Jeunes Intellectuels d'Oc	Charles CAMPROUX	56
Peire Cardenal	Pierre PESSEMESSÉ	58
Ezra Pound	Henri DELUY	61
Gabriel Cousin	Jean MALRIEU	65
Olivier Sten	Jo GUGLIELMI	68
Alex Chazal	Jo GUGLIELMI	69
La Tapissierie aujourd'hui	Colette AUBIEN	70

Couverture de Michel Raffaelli

LETTRE A UN AMI

Bonjour,

Je demeure sous le coup de ta dernière lettre. Sans être touché par le découragement qui semble t'avoir gagné je partage ton inquiétude quant à l'avenir immédiat. Et même un peu moins immédiat. Demain s'est obscurci. A nous de tendre les muscles. De mettre lutte et vigilance en commun. L'horizon reste ouvert. Le vent se lèvera qui balayera les miasmes, les odeurs de pétrole, et nous rendra la joie. Malgré le désespoir, malgré les trahisons, malgré ces hommes aux yeux de cadavres.

Voilà qui nous mène bien loin de la poésie, dis-tu en terminant. Je ne pense pas. Je suis sûr du contraire. Nous sommes là au centre de la poésie. De la poésie d'aujourd'hui.

Jean Cocteau affirmait récemment que les poètes doivent revenir à leur véritable rôle : se chuchoter aux oreilles des secrets qu'ils sont seuls à connaître. Sans doute ne partages-tu pas ce point de vue. Tu reconnaitras donc facilement que nous sommes loin d'une assimilation réelle des conquêtes de nos aînés, d'une assimilation indispensable si nous voulons créer la poésie d'aujourd'hui. Dans la discussion, on nous a souvent répondu : oui, le poète est un homme parmi les hommes, il en partage les difficultés et les joies, les peines et le bonheur, il participe à la vie de son temps, bref, on accepte, en général, cette conception du poète et de la poésie pour laquelle ont combattu et se sont illustrées des générations de poètes français, de Lautréamont à Paul Eluard. On nous a souvent répété que tout cela tenait aujourd'hui du lieu commun.

Où en sommes-nous vraiment, par delà ces affirmations ?

De multiples témoignages, la conclusion de ta lettre n'est sans doute qu'une clause de style et tu seras peut-être étonné que je le relève, mais, par dessus tout, les œuvres, les centaines de plaquettes, de recueils, imprimés, ronéotypés, calligraphiés que nous recevons, la masse considérable de ce qui se publie chaque jour comme jeune poésie (à quel prix, nous le savons) nous prouvent qu'il n'en est rien. Il reste encore beaucoup à comprendre, à réfléchir. Un nombre important de jeunes poètes ne semblent pas participer à la vie, ne semblent pas accomplir les mêmes gestes, assouvir les mêmes besoins que leurs contemporains. Combien de poèmes intemporels, désincarnés, détachés du monde et des manifestations de la vie en société ? Des milliers. Et ce sont pourtant dans la plupart des cas des jeunes intelligents, sensibles. Mais la poésie affronte pour eux un

monde à part où s'isolaient des thèmes poétiques, d'autres qui ne le sont pas, des mots poétiques, d'autres qu'il vaut mieux écarter.

La nécessité d'une poésie réaliste, plongeant ses racines dans la vie ne les a pas touchés. Ou pire, ils croient en être revenus. L'expérience n'a pas été concluante disent certains, qui ne l'ont pas faite. Et ils ressortent de vieilles théories. La société dans laquelle ils vont à la dérive, la phase actuelle de son développement encouragent certes une telle échappée vers des données anciennes.

Les résultats sont là cependant, qui soulèvent des questions. Coupés de ses sources vives une bonne part de la jeune poésie sombre dans un impressionisme fallot, sans vertèbres, sans exigence, sans rigueur. Le manque de moelle ne peut pas ne pas traduire un désarroi profond. De même, et par ailleurs, le dogmatisme sectaire de poètes ayant lié leur destin à celui de la Révolution n'a pas facilité l'accession des autres à une prise de conscience de leur rôle et de celui de la poésie (du moins ont-ils maintenu des exigences inséparables de l'histoire). L'honneur et les espoirs de l'Action poétique résident dans le fait qu'elle ne sombre ni dans l'une ni dans l'autre de ces erreurs. Car rien ne serait plus dangereux actuellement que de généraliser trop hâtivement. On a voulu transformer les constatations que nous venons de reprendre en accusations contre l'ensemble de la jeune poésie. Rien n'est plus faux. Le danger existe. Il se concrétise dans des œuvres. Mais il n'englobe pas toute la jeune poésie.

Nous pourrions, toi et moi, citer des noms. Disons que l'action poétique publie, qu'il se publie ailleurs, des poèmes de jeunes ayant le souci de la réalité, de toute la réalité, celle qui flambe le soir au coin du feu, celle qui assemble les petites fleurs bleues, qui marie le printemps aux oiseaux, l'amour à l'atroce guerre d'Algérie, l'étude des mots à la défense des libertés.

Depuis dix ans les chemins de la poésie sont particulièrement arides. La poésie de la Résistance a été le dernier souffle puissant. Nous sommes dans une période à première vue creuse. Les « grands » continuent à écrire, souvent de très beaux livres et qui nous éclairent (je pense au « Roman inachevé », par exemple). Nous cherchons. Rien n'est facile. Rien ne vient à qui ne sait lutter, à qui ne sait travailler.

Cette période tire à sa fin. D'un peu partout convergent les signes d'un engagement nouveau. D'une levée de bouclier. La tendance vers une poésie de l'homme, à hauteur d'homme n'est pas nouvelle. Elle a été la grande ambition du groupe de Rochefort. Mais l'ombre du surréalisme occupait encore leur esprit et la guerre imposait par trop le désespoir. Pour reprendre contact avec la terre, retrouver le sens de la lutte et renouer

par le chemin du cœur et celui de la raison avec la vie quotidienne des relations depuis longtemps interrompues, il eut son martyr René-Guy Cadou, ses symboles, le pain simple, le lait plat. Mais il n'a pas créé la poésie en rapport constant avec l'humain que l'on pouvait attendre de lui. La poésie « authentique » de notre temps. L'authenticité et la conscience. Voilà ce qui nous rassemble aujourd'hui, toi et moi, nous et nos amis. Plus de querelles de mots, d'interminables discussions, de faux dilemmes du genre « avoir son langage à soi ou se taire ». Une poésie d'expression, proche des sentiments et de leur origine, proche de l'individu et de la société.

Oui, je crois que je tiens à ce terme : un expressionnisme français, sans grandiloquence, sans baroque obligatoire, primauté à ce que retire de la gangue des mots l'expérience vécue. Une poésie où l'homme et le poète se retrouvent sans rougir l'un de l'autre. Sans mensonge. Un art qui ne soit pas de hasard. Attention à l'inconscient, « méfi » comme on dit ici, à Marseille, « méfi » à la fausse psychanalyse, aux rodomontades pseudo-lyriques.

Une poésie qui ne soit pas seulement une « leçon de morale », un discours sur la poésie en termes poétiques, mais le fait lui-même, d'où émergent directement le sentiment, l'émotion, la sensation ou l'impression du poète.

Bien des points restent vagues, diras-tu, avec raison. Il n'y a là en aucune façon un manifeste. A peine les approches d'une démarche. La tendance est en train de se « shakespeariser », elle se précisera dans les œuvres. Elle demeurera large, ouverte aux courants, vivifiable de maintes manières. Elle aura ses fondements dans la réalité objective et dressera ses édifices pour tous.

Une poésie sensibilisant son contenu.

Nous y voilà. Tu ajoutais, dans un post-scriptum, une remarque sur l'absence dans l'Action poétique de poèmes en formes traditionnelles, en formes nationales. Nous publions un sonnet dans ce numéro. Nous en publierons chaque fois qu'on nous en enverra de bons. Que nous jugerons bons, évidemment, et je sens très bien la restriction. Mais comment faire autrement ?

Je n'ai rien, et mes amis non plus, contre le sonnet ou contre l'alexandrin. Je pense très simplement, et je te le donne ainsi, que les querelles de formes ne sont plus de mise (l'ont-elles jamais été ?). Le problème n'est pas là. De récentes tentatives d'intéresser la création d'une poésie d'aujourd'hui à un renouveau des formes traditionnelles ont incontestablement enrichi nombre de jeunes poètes, elles ont été profitables. Elles ont au bon moment ramené les jeunes poètes vers la nécessité de travailler, d'apprendre, vers le métier à acquérir, à perfectionner. Elles ont rappelé le rôle de l'histoire. L'importance de la culture.

Elles ont influencé en profondeur et levé un interdit qui limitait notre vision. Cependant, on le voit bien aujourd'hui, elles ne sont pas la panacée universelle que certains, dépassant la pensée des promoteurs, avoient cru y trouver.

Le terrain de notre combat ne se situe pas autour des formes littéraires. Nous les avons maintenant à notre disposition. Notre tradition nous offre des possibilités sans limite. L'échec lamentable du Lettrisme n'est rien d'autre que l'exacerbation de tentatives devenues sans objet, et sans effet. Il s'agit aujourd'hui de trouver non pas la forme littéraire convenant à l'expression de notre époque mais le langage de notre époque. Et celui-ci ne tient pas à une forme littéraire, il tient à la compréhension de notre monde en son temps. Notre temps. Il s'agit d'appréhender la substance en utilisant toutes les possibilités, tous les moyens. La substance de notre temps, c'est en ce lieu d'efforts que nous nous retrouverons, chacun avec ses propres armes, car face à face avec soi-même, le poète se doit d'affronter son langage, de le puiser dans celui de l'époque, et de le vaincre pour l'utiliser et l'enrichir.

Excuse le ton doctrinal de cette lettre. C'est que la tiensse a remué des points d'interrogation auxquels nous ne sommes peut-être pas capables de répondre mais qui s'imposent. Cette poésie d'aujourd'hui, à la fois intérieure et extérieure au poète, ce langage particulier dont il faut dépasser la contradiction initiale, moyen de communication mais le plus personnel, le plus individuel qui soit, et qui doit le rester sous peine de ne plus être poésie, combien elle est exaltante, combien il est difficile. L'homme tend chaque jour davantage à communier avec la société dans laquelle il vit, son langage est de plus en plus celui de son voisin, son domaine est de plus en plus collectif, nous devons le savoir, en tenir compte (d'ailleurs comment forions-nous autrement ?) et cependant nous passerions à côté si nous oublions en route le point de départ. Historiquement la tendance réaliste a vu se développer l'individualisme. Notre monde, notre époque exigent pour expression un individualisme d'inspiration collective.

Allez vous y retrouver là-dedans !

Il le faudra pourtant.

J'aime, d'Henri Berr, cette formule : « Nous croyons que, pour toutes les créations de l'esprit humain, pour l'art comme pour la religion, c'est par l'histoire, c'est en considérant l'évolution de l'humanité, et non par des spéculations où l'on introduit les raffinements de la pensée évoluée, qu'il convient d'en déterminer la nature et le rôle... Ainsi peut-on se rendre compte des besoins auxquels l'art répond et des causes de l'extension qu'il prend au cours de cette évolution... sans projeter dans

COLLECTION "ALLUVIONS"

L'Action Poétique commence, cette année, la publication d'une collection poétique ouverte aux jeunes poètes :

"ALLUVIONS"

Dans les conditions actuelles, les jeunes poètes publient à compte d'auteur, chez les éditeurs spécialistes, et l'on sait ce que cela signifie. Nous sortirons les recueils acceptés à des prix d'imprimeur.

Paru : Nécessité Vertu Henri DELUY
A paraître : Notre Temps Jean MALRIEU
Poèmes Jean TODRANI

COLLECTION "RIVES-NEUVES"

A "Alluvions", qui édite des recueils d'auteurs dont certaines œuvres ont déjà été publiées en revues et en plaquettes, s'ajoute, devant le succès de notre formule, "Rives-Neuves", réservée aux jeunes poètes inédits.

Parus : Ville Ouverte JO GUGLIELMI
Parcours possible Alex CHAZAL

Jeunes poètes, jeunes écrivains, envoyez-nous vos poèmes, nouvelles, articles, contes, etc. Nous attendons vos remarques, suggestions, critiques. Ecrivez-nous.

Nous demandons aux éditeurs de poésie de nous envoyer régulièrement leurs publications à venir. Nous tiendrons dans chaque numéro une rubrique d'information. Jeunes poètes vous contribuerez à élargir cette rubrique en nous faisant parvenir vos plaquettes.

Nos amis les jeunes écrivains occitans publient depuis peu une revue "L'ase nègre", à laquelle nous souhaitons la plus large audience.

Amis lecteurs, jeunes poètes, abonnez-vous, faites abonner autour de vous. C'est le plus sûr garant de notre liberté.

temps les artistes tapisseries n'ont pu se dégager de l'emprise de sa personnalité.

Cependant, l'exposition du Musée des Arts Décoratifs démontre que désormais cet art découvre un vocabulaire de formes et de couleurs de plus en plus varié, au service d'une inspiration parfaitement adaptée à son métier.

Certains artistes conservent ce style Lurçat, pour le plus grand bonheur de la tapisserie contemporaine : Jean Picart Le Doux, par exemple, dont la tapisserie « Ornéoqua » transcrit par des éclatements de couleurs et de formes sur fond noir le grouillement végétal de la forêt vierge ; ou Dom Robert qui dans « La vie douce » donne l'image naïve et heureuse d'une création de Paradis terrestre.

A l'autre extrémité de l'expression plastique, se rencontre l'abstraction, qui n'est nulle part plus à sa place que dans l'art de la tapisserie où, dans la perspective murale, son pouvoir décoratif prend toute sa valeur. Les rythmes plastiques des « Litanies » de Manessier acquièrent leur sens spirituel le plus puissant. Mathieu Matégot traduit dans « Piège de lumière » les splendeurs de la lumière emprisonnée dans les mille facettes d'un miroir, au cœur d'un noir étonnamment profond. (Mais s'agit-il bien là d'abstraction intégrale ? L'en mesure à ce sujet toute la fragilité des frontières entre certaines formes de l'art figuratif et certaines formes de l'art non-figuratif, ainsi que la nécessité de préciser ce que l'on entend par abstraction.)

Tous ne parviennent pas à ce degré de réussite, et chez beaucoup les formes présentent ce caractère

de gratuité qui gêne bien plus encore que dans la peinture. Cependant Prassinos, Longobardi, Mortensen, Brudin, et d'autres, ont présenté de très beaux morceaux, où les formes et les couleurs jouent adroitement leur rôle décoratif.

Entre ces deux tendances, se concrétisent dans la laine toutes les variations, toutes les nuances que le symbole peut prendre sous la main de l'homme qui cherche à donner forme à ses mythes. Plus ou moins concrets, plus ou moins stylisés ici le symbole est maître. Mais la résonance la plus grande est celle des œuvres qui soumettent cette forme à la loi du métier. Symbolisme concret de L.M. Julien dans « Aérosonique », symbolisme plus abstrait dans « le Sommeil » de Wagenzky, symbolisme géométrique de M. André dans « Naissance d'un monde », savant rythme de valeurs.

Enfin certaines tapisseries se contentent d'être l'écho, stylisé et élargi à un ton monumental, de la réalité. Tels « la Maison en Touraine » de Georges Dayes, « le Port de Cannes » de Poirier, « Ostende » de Pignon, « les Quatre Saisons » de Christina Plasse Le Caisne, œuvre d'artisan habitué à se soumettre aux lois de la laine, tout en lui faisant rendre tous les sons qui lui sont propres.

Que conclure de ce rapide bilan ? Qu'il est positif, et qu'il nous fait bien augurer de l'avenir ouvert à la tapisserie. Image accomplie de la création plastique, où la matière tour à tour s'impose et se soumet à la forme, pour donner au décor de la maison des hommes les mille aspects de son univers présent et de ses espoirs futurs.

Colette AUBIEN.

LA TAPISSERIE AUJOURD'HUI

Ces derniers mois ont eu lieu à Paris deux expositions de tapisserie : « Tapisseries 58 » au Musée des Arts Décoratifs, et exposition « Lurçat » au Musée National d'Art Moderne. Occasion nouvelle de constater ce phénomène capital de l'art contemporain : la renaissance de la tapisserie.

Celle-ci est désormais un art majeur.

Elle s'est libérée de la peinture, et a retrouvé ses caractères et sa technique propres : style mural et monumental, usage du gros point, réduction du nombre de nuances. Elle s'est à nouveau soumise sans tricherie à l'exigence du métier, à la technique du tissage, incompatibles avec les effets faciles et l'absence de discipline.

Elle a renoué ses rapports anciens avec l'architecture. Comme au moyen âge, elle vient réchauffer la sobriété et la pure rigueur des lignes de l'architecture moderne. Aucune union, en notre temps, ne semble mieux assortie, aucune affinité plus organique. Faut-il y voir une simple coïncidence, un effet de ce que Cocteau appelle cet « air primitif des équilibres instinctifs » ? Il est certain que cet équilibre répond à un besoin profond, à une exigence plastique qui n'est pas seulement instinctive. En tout état de cause, il se manifeste dans cette collaboration de l'architecture et de la tapisserie un mouvement fécond, qui s'intègre à la perfection dans l'évolution de ces deux arts. Il est à souhaiter que se multiplient les réalisations déjà accomplies dans ce domaine — celle de Lurçat à l'église d'Assy, de L.-M. Jullien à la Faculté des Sciences de Marseille, de Picart Le Doux à la Faculté des Lettres de Caen.

Si la tapisserie est appelée à prendre une importance de plus en plus grande, sans doute faut-il y voir une nécessité interne liée à la condition de l'homme dans notre temps.

L'épaisseur de la laine l'isole de la vie épuisante du dehors, et la protège contre ses angoisses. Sa tête cloisonne la rassure, et en ce

temps où les frontières de l'inconnu s'ébranlent vertigineusement, lui redonne les limites de lui-même, le replonge dans sa propre chaleur.

Cependant, par une contradiction presque dialectique, aucun art ne traduit mieux que la tapisserie la situation actuelle de l'homme dans l'univers, écartelé entre son angoisse et son espérance. Le caractère monumental et la simplification des formes y donnent à ce déchirement son langage et sa dimension véritables.

Le développement de la science a profondément modifié le langage plastique, l'a porté vers l'intellectualisation, l'abstraction. La tapisserie, s'assimilant cette étape de notre destin spirituel, lui a donné une expression symbolique et philosophique, mais disciplinée par l'ordre et l'équilibre dus à sa dépendance vis-à-vis de la technique.

Lurçat a porté ce symbolisme cosmique à son plus haut point de résonance.

En ce temps où l'homme se mesure avec son destin, il est par excellence le démiurge créateur de mondes. En une forme non plus abstraite, mais profondément sensuelle, il se saisit des éléments, à même les sources de la vie, et retrouve les rythmes élémentaires, recrée des mondes sous nos yeux. Ses images poétiques d'éléments superposés — soleils habités d'hommes ou d'oiseaux, oranges pousfées d'étoiles — ses couleurs pures éclatant sur des fonds sombres, nous rendent le dynamisme de la création. Un seul coq, un seul papillon de Lurçat retient en lui tout le potentiel de splendeur de la vie, tout le mystère de la beauté.

Les tapisseries de Lurçat donnent à celui qui les contemple un étrange goût de vivre. Elles sont un chant admiratif et passionné à la vie, un cri vers le bonheur, et vers ce monde qui peut être demain celui de l'homme.

Lurçat fut l'artisan essentiel de la renaissance de la tapisserie, et, après la Libération, son œuvre « Liberté » éclata comme une fanfare doublement symbolique. Long-

PARCOURS POSSIBLE

d'Alex CHAZAL

Le « Parcours possible », de notre ami Chazal, qui constitue le numéro 2 de la Collection Rives Neuves, passe par la grand'ville moderne « tranchée ouverte aux vents de sable, aux vents de sel » où « d'immenses cheminées, parcelles à de grands arbres cafcinés étendent vers le ciel leurs formes vertébrales ».

C'est l'originalité de Chazal de savoir faire naître le merveilleux des apparences habituelles de la cité ; un merveilleux qui part de l'objet et y retourne par les voies même de la poésie... De cela, il nous met en garde : « ne résistez pas je suis enchanteur ».

Au merveilleux Chazal croit devoir marier « les rêves bleus » des amoureux, sans craindre « l'air de romance », dans un poème comme « Chanson de celle qui attend ». « Parcours possible » est animé en outre d'une vivante tendresse pour ce qui peuple la ville et tout au long de ses pages humour se mêle avec amour : voyez ! « Hou, hou Croquemitaine ! » Humour grinçant, pas toujours rose : « Le tant pour sang du Plat de Beurre »...

La sensibilité de Chazal est proche de la nôtre, sa démarche ne refuse rien au réel, à ce réel à parfaire...

Cependant qu'il nous soit permis de dire, en toute amitié, que la plaquette aurait gagné à être plus unie, voire plus rigoureuse.

Nous pensons qu'un des atouts de la poésie de notre temps c'est ce sentiment qui naît, après lecture, de dispersion un peu, dû sans doute à la diversité des TONS présentés par les poèmes et que l'unité, je ne dis pas l'uniformité, de l'expression ne peut que porter plus loin l'objet de toute démarche.

Ceci établi, il reste que la poésie de Chazal nous satisfait sur beaucoup de points. Elle a le mérite de tendre vers cette fraternité totale sans quoi il n'est ni contact véritable, ni salut.

Nous faisons notre la strophe dernière de « Conflance » attelés que nous sommes au même vouloir :

A vous tous même à vous
Je prononce l'espoir
Rien n'est jamais perdu.

SUR LES ANDABATES

d'Oliven STEN

(P.-J. OSWALD, éditeur.)

« ...la poésie nouvelle se doit de répondre en prenant l'homme pour le centre de toutes ses activités, des activités qui sont destinées à le servir. »

Tristan TEARA.

Les Andabates viennent de loin ; chargés de l'horreur casquée de Verdun, de la honte des pogroms, hantés par les spectres des Rosenberg, ils vont aujourd'hui, du même pas que cette nation, à nos portes, parquée dans « le sang des questions ».

Nous le savons, l'émotion, la générosité seules ne suffisent pas à faire naître la poésie ; Sten aurait pu nous mener aux rives des grandes causes et nous laisser froids, avec cette gêne qu'on a toujours un peu devant un poème politique raté, laissant deviner le schéma nu de l'idée empruntée comme un cadavre les angles du squelette...

Au contraire, avec les Andabates nous marchons à fond ! Pourquoi ?

Je dois dire que la réussite du poème va toujours chez moi non sans un certain mystère — je ne sais — la réussite, le contact noué, cela produit ce genre de frémissement organique diffus qui vous fait oublier l'objet d'art et vous retrouver AUTRE...

Pour moi, Sten y parvient le mieux quand il laisse aller sa sensibilité au ras des êtres simples qui peuplent les temps de grandes tragédies. Je pense aux trois pièces qui clôturent sa plaquette : l'Ecorce, Photographie, Dicton.

Le poète s'élève là au niveau de ces images inoubliables où l'on voit s'en aller le chômeur dans

les « Temps modernes » de Chaplin et revivre les évadés de la « Grande Illusion » de Renoir... Il nous découvre ce qui fait à l'homme minuscule et anonyme une perspective de géant...

Cependant, je ferai en passant une réserve pour des pièces comme « En Hiver à Paris », trop cousues de fil de Prévost !

Je ne dis pas pour autant que des poèmes plus épais sont mineurs, non ! Mais, dans le poème qui donne nom au recueil, dans « Nouveau Monde ». Question de vie, l'estime que Sten est moins Sten, que nous trouvons notre chemin moins bien...

Mais peut-être aussi est-il besoin pour enfoncer un clou de taille d'user d'une masse plus lourde. Sten, et je le salue, est de ceux qui, en ces jours où l'on serait tenté de croire que le bon sens et le souvenir des cauchemars d'hier font défaut à beaucoup, ont à nos yeux l'immense mérite de mettre en garde : « l'homme on veut le tuer », que le sang est toujours à la une, les « fils redevenus poussière ».

Je crois que c'est le condamné à mort Julien Fuclik qui cria devant le peloton nazi : « Humains, veillez ! ». La voix du poète Olivier Sten a ce registre-là !

Je GUGLIELMI.

Aix-en-Provence, 29 novembre 1958.

voulu. Il pourrait être la vôtre ou la nôtre. Il n'a pas de visage. L'homme on le connaît mieux, mais la femme ? Oui, elle est très bonne, très chère, et il faut lire la dédicace à Hélène mais ce sont là des qualificatifs infimes, mais tout ce qu'on sait d'elle, c'est qu'elle avait un tailleur bleu et le détail est maigre. Elle ne vit pas. Elle n'est pas typée.

Or, cette perte de l'individualité est catastrophique. Cousin oublie que plus on est personnel, plus on est universel, que plus on est soi-même plus on est les autres. Voilà pourquoi l'ordinaire amour est laqué blanc, comme une peinture murale, lavable, pratique, commode. La prophylaxie en poésie tue l'émotion. Voilà pourquoi l'ordinaire amour n'est pas un livre d'amant, mais un livre de père de famille. Là, ils y sont les détails et tous les enfants y bruisent. Christiane sérieuse avec ses nattes, Catherine avec le ventre lisse, droite comme une lance, les cheveux sur le visage, la patoude aux doigts comme un dessin d'Egypte... Et Corine et Nathalie.

Ainsi, à dire vrai, dans le recueil de Cousin je retiendrais 4, 5, 6 poèmes pour être particu-

lièrement justes et émouvants. Et plus que d'avoir été le poète de l'accouchement sans douleur, à mes yeux, la gloire de Cousin c'est d'avoir vu le « signe ». Si la plupart des poèmes, conçus en fonction d'un verbe ou d'un adjectif surprenants, sont en réalité plus des cogitations poétiques que des poèmes, il en est qui bouleversent depuis le moment où devant l'enfant qui vient de naître, les parents se demandent si l'âme est arrivée, jusqu'au bouleversant visage disparu.

« Tu t'estompes, petit visage, mais tu ne vieillis pas. Partis alors que tu t'apprétais à marcher, tu restes pareil à celui que nous avons connu, pareil à celui que nous ne verrons jamais grandir.

Ta joue en riant se fendait plus à gauche. Était-ce le signe ?

Ton cri faisait se gonfler des veines bleues à ton front. Était-ce le signe ?

Ne vieillis pas, petit garçon, bonheur de notre malheur. »

Alors, là, oui, Cousin, l'âme de la poésie, de la vie est restée.

Jean MALRIEU.

Dans notre prochain numéro Henri Deluy donnera un point de vue différent sur l'Ordinaire Amour. Lisez le recueil de Gabriel Cousin (N.R.F.) et écrivez-nous ce que vous en pensez.

Le couple est à l'image de l'humanité. Et voici sa démarche. « Après avoir traversé le départ, la fuite, la méconnaissance, le silence, la fermeture, le refus, la violence, la rechute, le retour, l'espérance, le désespoir et le travail, voici que tout était simple, la joie, la joie grande comme la lune... »

L'ordinaire amour par son parti pris de l'inexploré prend alors une allure provocatrice, et c'est tant mieux. Il veut en finir avec les mystifications et les masturbations cérébrales. La conquête lucide du bonheur est entreprise où la sensualité a la place importante et naturelle qui lui est dévolue. « Le regard noyé d'invisibles voyages souhaita la neige... le sang pèse dans les palmes immobiles... » Et cette minutieuse attente d'un homme qui sait aimer.

« Personne ne sait jamais comment les choses arrivent, c'est quelquefois une poignée de porte, une lueur d'auto, d'une voix, le reflet d'un livre qui fait lever la tête, une manière de poser sa vie sur celle des autres avec une grâce imprévue pour certains travaux, une aptitude à donner et à garder qui font une joie. »

Et le livre nous prend, nous emporte dans une course haletante « Ton existence est ma foulée, je cours, tu portes et nous rêvons ».

..

La critique a maintenant le devoir de porter ses réserves. Et après avoir souligné ce qui me séduit, je me trouve plus à l'aise pour rassembler ce qui me choque.

Les détails d'abord, et je ne saurais les relever tous. Que dire de ces audaces malheureuses ?

- Les enfants qui (—) par le bombé de leurs fronts pétillaient en moi comme le vin
- les pédales qui n'étaient pas entrées dans la mémoire
- mon cœur s'effrite comme une galette
- la voix résonne comme une Tartine...

Que dire de faiblesses magistrales.

— le mistral des respirations - la jungle sociale...

Les métaphores frisent la préciosité - Cousin, si près du réel, hésite devant les mots. La pluie rachidienne que projette en éclat la foudre, n'est autre que le sperme. L'ennemi qui attaque la nuit par la porte tumultueuse des fièvres s'appelle plus simplement dyphérie ou méningite. Les animaux verts qui gardent les routes sont tout simplement les sentinelles allemandes.

Un tic dont Cousin devrait se méfier c'est son abus de termes abstraits dont l'emploi intensif finit par amuser. Voyez-vous des vêtements quotidiens tissés de confiance, consus de justice, rapiécés d'affection ? Et quelle étrange maison où personnalités linéairement l'orgueil donne ses ordres, l'égoïsme brandit son miroir l'ergotage salit les murs et les carrelages. La mécontente, bête comme une goëlicanée folle comme le poison du seigle, ricane en silence...

Plus graves, à mes yeux, se présentent d'autres erreurs. Plus graves et profondes.

Il ne me vient pas à l'esprit de reprocher à Cousin son parti pris et son intelligence, mais son livre bâti à partir d'un plan n'a pas la richesse et l'étendue qu'on peut en attendre. Les 36 poèmes qui le composent sont en réalité 36 chapitres d'un roman. Il en est de fort réussis, il en est de totalement inutiles, à moins que les moins bons ne soient placés dans le système que pour donner plus d'éclat aux suivants. C'est une méthode d'architecte. Ainsi rien n'est oublié.

L'ordinaire amour est un H.B.M. poétique. Je veux dire par là qu'il est fort pratique et hygiénique, mais pour l'avoir conçu ordinaire, il l'a fort banalisé (dans certaines parties).

Et c'est là à mon avis ce qui me gêne le plus et considérablement. Expliquons-nous.

Le couple qui vit ici est totalement anonyme. C'est peut-être

L'ORDINAIRE AMOUR

par Gabriel COUSIN (N.R.F.)

Le recueil de poèmes que publie à la N.R.F. Gabriel Cousin est un livre dont je me plais à reconnaître l'importance.

Il est net, sain, courageux, intelligent, à la fois simple et malgré son titre assez extraordinaire puisque ne parlant que d'amour il propose une façon nouvelle de bien vivre et de bien aimer.

Façon nouvelle ? On a tant dit, tant fait l'amour que depuis qu'il y a des hommes... et qui pensent, tout serait dit, tout serait fait si ne se posait à la hauteur de chaque individu le problème du bonheur. Les gens heureux n'ont-ils pas d'histoire ? Pour vivre heureux, vivent-ils cachés ? Les poèmes d'amour sont, dans leur plus grande part des poèmes à la première personne où l'auteur s'abandonne, cœur et sens, avec mille variantes, à son désir cérébro-sexuel. Gabriel Cousin n'est pas abandonné dans l'amour, dépossédé, transpercé. Rien au contraire, lucide, il contrôle, analyse, car il n'est pas seul dans l'amour. « Ces deux-là qui vont ensemble » souligne l'exergue et cette citation de Dante éclaire sa démarche. Il ne s'agit pas d'aller aux Enfers, ou au Paradis, mais de ne jamais quitter la Terre et d'explorer ce que Cousin appelle « la région inexplorée du couple ».

Un homme, une femme vivent l'amour. Ils ont dans le domaine bien circonscrit de notre époque les joies et les peines communes à tous. Ils sont heureux parce qu'ils sont complémentaires, tous deux vigilants, attentifs, soucieux et féconds. Ce pourrait être, dans d'autres lieux, une conclusion de contes de fées. (Ils se marièrent, vécurent longtemps et eurent beaucoup d'enfants). C'est ici un compte de

faits et gestes quotidiens et domestiques. L'ordinaire amour est la mythologie de l'ordinaire : une promenade à bicyclette, le travail à l'usine, l'hôtel du voyage de noces, l'acte physique en trois parties, avant, pendant, après, la conception, le désir partagé, les naissances, les maladies, les deuils, les séparations, les retours, la maisonnée remplie d'odeur de lait...

C'est aussi à partir et autour de ces réalités la présence sereine et toujours inquiète de l'amour avec ce qui rayonne du désir, du baiser, de l'attente, de l'enfance, de la patience, de la sagesse, de la joie. Il y a du patriarcal dans G. Cousin qui sait valser la peur par la confiance et qui sut, redescendu d'un Sinaï de volupté reconnaître ce moment « rare à atteindre et à supporter » ou dans « nos âmes s'imprima le sceau indélébile (...) où le bonheur nous regardait ».

Ainsi le couple est profond, réel, conçu sur les bases d'un accord physique et spirituel où chaque partenaire est solidaire et responsable du bonheur de tous. Il ne conquiert pas un illusoire paradis, et cette terre n'est pas la terre promise, mais bien celle-ci, la sienne et la nôtre où « nous nous aimerons vraiment le jour où notre tendresse sera la tendresse de tous, à l'heure où notre travail sera le travail de tous ».

Le merveilleux ordinaire s'éleva alors jusqu'au panthéisme moderne qui est celui de la politique. Et oui ! L'amour est un acte politique au même titre que d'acheter un morceau de pain, car ce n'est pas hors de nous que le monde existe. Comment en serait-il autrement ? « Le bruit des armées, l'odeur des assassins, la sueur des persécutés passent par nos fenêtres ».

aux difficultés qui accablent les nations européennes alors qu'à l'intérieur de ces nations des courants profonds et larges ne voient d'autre solution qu'un changement radical de société. Les Etats-Unis et l'Angleterre sont devenues les championnes du respect des formes acquises de la démocratie bourgeoise, face aux troubles, aux doutes, aux exacerbations des autres. C'est pousser un peu loin les analogies, direz-vous ? Peut-être. Mais il est sûr, voyez Pound, voyez Eliot, que si l'expression en est simpliste il y a là des données qui peuvent devenir fructueuses.

Dans le mouvement pour une restauration de la poésie anglo-saxonne, Pound n'est pas en marge. Au contraire, il tente de la mener à bien. De le pousser à fond. Avec l'imagisme il s'agit de redonner santé, vigueur et précision à un langage anémié par la poésie provinciale américaine. « Employer toujours le mot exact, non pas le mot approximatif ni le mot simplement décoratif... Ecrire une poésie dure et précise, jamais floue, jamais indéfinie... »

De fait jusqu'aux Cantos, l'œuvre de Pound tient surtout de l'exercice. Traductions, reconversions, interprétations d'un matériel poétique tout prêt. Mais il ne pouvait se satisfaire longtemps de telles variations. Il défend dans ses écrits l'unité de la poésie et de la politique. « La littérature n'existe pas dans le vide. » (A B C of reading). Le mot précis, mais de quelle précision, pour exprimer quoi ? Il reconnaît l'inanité d'une poésie où les mots sont vides, où ils ne sont pas rattachés à la vie, à ses manifestations. De la recherche du mot précis il aboutit à une poésie engagée.

Il y avait là les possibilités de mêler en un seul flot les deux grands courants de la poésie amé-

ricaine, celui de Whitman et celui de Poë. D'une synthèse entre l'inspiration et l'intelligence. Mais l'objet de cet engagement reste confus, chaotique. La poésie de Pound est marquée par son choix. Vous la connaissez. Les Cantos sont un impossible mélo où se veulent condenser toutes les philosophies, toutes les poésies du monde, en plusieurs langues. Longues citations, textes chinois, italien, français, etc... etc..., le tout lié à la sauce « Social Crédit ». Quelques très beaux moments. L'ensemble est difficilement lisible.

Pound voit bien les liaisons entre la société et la littérature, mais il pose le problème à l'envers : « If a nation literature declines, the nation atrophies and decays ». Dans son œuvre se trouvent assemblés les qualités et les défauts caractéristiques de la poésie américaine de cette première moitié du vingtième siècle. Des qualités pas toutes, et de beaucoup s'en faut ; ce sont surtout les défauts qui apparaissent. Mais l'importance de Pound réside dans le fait qu'il a tenté, consciemment ou pas, de les supprimer, qu'il a abordé de front les difficultés.

Plus que celle d'Eliot, pourtant plus réussie quant à la forme, plus nette dans ses buts, l'œuvre de Pound me paraît être la grande tentative du monde anglo-saxon pour se donner une poésie à sa taille.

Qu'elle ait échoué illustre peut-être la fin d'un monde.

Le talent, qui encombre Eliot, n'aurait pas suffi à Pound pour réussir. Il lui fallait d'autres perspectives, d'autres espoirs. Une autre la fin d'un monde.

Et l'amour de l'homme, la confiance.

Henri DELUY.

Il ne peut, selon nous, y avoir de doute. Pound n'a pas « payé cher ses idées politiques contre Wall Street ». Le grand capitalisme américain ne s'inquiète, et ne s'inquiétait pas plus des idées de Pound que le grand capitalisme français des excitations de Proust. Un exemple : pour le « Social Credit » le capitalisme est le système le plus utile et le plus démocratique qui soit. Devant cette adhésion de principe, le reste n'est que bric-à-brac. Pound a payé parce qu'il ne pouvait pas décamenter, aux yeux du peuple américain meurtri, ne pas être forcé à payer. Pound n'est pas une victime de « l'Usure ». Il a participé à l'élaboration et au combat d'une des doctrines les plus anti-humaines que le monde ait connues.

Cummings, pensant à Pound, affirme : « Seuls comptent les individus qui ne se trahissent pas eux-mêmes ». Voilà qui permet toutes les trahisons et condamne, sur ce plan-là du moins, celui auquel cette référence est nécessaire. Notre conception, comme celle de Pound d'ailleurs, met le poète au rang du citoyen. Et ce n'est pas le rebattre. Mais il en a aussi les devoirs.

Telles sont, rapidement notées, les raisons pour lesquelles nous n'approuvons pas la publication de ce recueil dans cette collection, présenté de cette façon.

Est-ce à dire que nous rejetons, sans aller plus loin, l'œuvre de Pound ? Non pas.

D'autant qu'elle est particulièrement révélatrice sinon du génie de l'auteur des Cantos, comme on l'a affirmé, du moins de la situation de la poésie anglo-saxonne. Elle touche à certains problèmes de la poésie qui sont au cœur de nos préoccupations.

Il n'entre pas dans les visées et dans les limites de cet article de tenter l'analyse des œuvres de Pound. Nous voudrions simplement et rapidement dégager quelques questions qu'elles soulèvent.

On a pu s'étonner dernièrement du renouveau d'influence dont bénéficie l'œuvre de Pound. Cet étonnement nous semble naître d'un manque de logique. Vers qui

peuvent se tourner les jeunes poètes américains, anglais, néerlandais ou allemands (Je pense au renom dont jouit Pound auprès des jeunes poètes expérimentaux des Pays-Bas) ? Ils n'ont pas un choix très étendu. Il leur faut prendre leurs symboles, et un exemple, soit chez les poètes ayant lié leur vie et leur poésie à la révolution, l'entende bien avec toutes les nuances personnelles, soit chez ceux qui ne trouvent pas notre société pire qu'une autre, quand ils ne la jugent pas meilleure. Et parmi ces derniers, Pound répond au besoin de violence, de critique, d'ajustement, de militantisme, que la jeunesse témoigne en toute occasion. Frustrés d'autres perspectives, de nombreux jeunes poètes occidentaux valent dans l'œuvre de Pound, dans ses recherches formelles aussi bien que dans ses accusations contre le capitalisme actuel au nom d'un capitalisme pur, d'un capitalisme juste, une source d'excitation et de thèmes.

L'histoire de la poésie française depuis plus de cinquante années, de Rimbaud, de Lautréamont à nos jours, sans oublier le dadaïsme, le surréalisme et le poète de la résistance, est en grande partie l'histoire de l'approfondissement par le poète de son rôle d'homme parmi les hommes, de citoyen parmi les citoyens, l'histoire de la prise de position du poète pour la révolution, de l'enrichissement de la poésie par la révolution. Valeur morale de la poésie, source d'engagement et moyen de connaissance, la poésie est devenue pour beaucoup une arme. Sens de la révolution, intervention de la révolution jusqu'au cœur même du langage, libération anarchiste de l'émotion, mots en liberté, nous avons connu bien des étapes de ce combat qui continue.

Au contraire, le mouvement poétique anglo-saxon le plus important fut une restauration. Restauration du langage, mise en ordre de l'expression. Restauration technique, restauration idéologique. Au départ peu ou pas de conscience des « arrières » sociales d'une telle entreprise. Mais il est troublant de constater qu'à la même période les États-Unis prennent la tête du monde occidental et prétendent trouver à l'intérieur même du capitalisme les solutions

gue, Ezra Pound est incontestablement « quelqu'un » dans le monde littéraire américain d'aujourd'hui.

Il a fortement influencé W.-B. Yeats, T. S. Eliot, James Joyce, Hemingway. D'autres encore. Un grand nombre d'écrivains et d'artistes contemporains revendiquent son emprise, certains prônent son exemple. Si l'on ajoute à cela le personnage, mi-authentique mi-fabrique qu'il a promené des universités américaines jusqu'aux rives italiennes de la Méditerranée, en passant par la terrasse du Dôme et les bars londoniens, « Prince des expatriés », « Grand duc des esthètes », nous dit-on, barbu, rauc et nerveux, costaud et violent, virulent même et agressif, de plus natif du Far-West et descendant d'un bandit fameux, on comprend mieux qu'il jouisse d'une renommée, qu'il attise les curiosités.

Ezra Pound est né en 1885, dans l'état d'Idaho. Il fait des études romanes et enseigne. Peu de temps il abandonne rapidement la vie universitaire pour l'Europe. En 1910, il publie son premier recueil important, « Provença », ensemble de poèmes repris des troubadours. Il est à la même époque l'un des promoteurs de l'imagisme, dont nous reparlerons. Un peu plus tard, et toujours en Europe, il crée le Vorticisme. De Paris, où il vit, et jusqu'en 1925, il règne sur la littérature d'avant-garde anglo-saxonne. De 1925 à 1945, il demeure en Italie. Fêré des théories économiques de Clifford Hugh Douglas, le « Social Credit », il les intègre au fascisme dans une série de pamphlets. (J'ai sous la main « Oro e Lavoro », publié en 1944, à Rapallo. Cela ne manquerait pas de saveur si l'on ne savait jusqu'à quelles extrémités de telles positions ont poussé les uns, accablé les autres.)

A partir de 1941 il s'adresse régulièrement, par l'intermédiaire de la radio mussolinienne, à ses compatriotes en guerre contre l'Axe. Voici, à ce propos, un extrait de « The Pound Newsletter », n° 2, avril 1954, publié en Californie, par des admirateurs et des exégètes de Pound. Il est consacré à la « position légale » de Pound aux Etats-Unis :

Le 7 décembre 1941, les Etats-

Unis entrent dans la deuxième guerre mondiale, à la suite de l'attaque des Japonais, à Pearl-Harbour et des déclarations de guerre du Japon, de l'Italie et de l'Allemagne. Le 11 décembre, Ezra Pound commença une association pour la durée de la guerre avec Radio-Roma, faisant de courtes émissions pour les U.S.A. En juillet 1943, le Grand Jury de la Cour de District des U.S.A. (cour d'été), pour le District de Columbia, publia une accusation en treize points contre Pound, « each and every one of the said overt acts contrary to his duty of allegiance to the United States and to the form of the statute in such case made and provided and against the peace and dignity of the U.S. ».

Le 5 mai 1945, Ezra Pound fut mis sous la garde de l'armée U.S., près de Canosa, en Italie, et peu après affecté au centre d'entraînement disciplinaire de Pisa. En octobre 1945, le Grand Jury de la Cour de District pour le District de Columbia l'accusa d'intelligence avec l'ennemi (« knowingly, intentionally, wilfully, unlawfully, feloniously, traitorously and treasonably adhering to the enemies of the U.S. »). Pound arriva à Washington le 18 novembre 1945 et comparut le jour suivant. Le 27 novembre, le défenseur de Pound plaida l'innocence et soutint que celui-ci n'était pas à même de comparaître, que « M. Pound n'était pas suffisamment en possession de ses facultés de jugement et peut-être même de ses facultés mentales pour comparaître », et que le retour de Pound aux U.S.A. était, pour un homme dans sa situation, « une grave erreur ».

La défense obtint que Pound fut examiné. Le 21 décembre 1945, M. Pound fut proclamé aliéné et entra à l'hôpital St-Elizabeth. Le docteur directeur du Service Médical des U.S.A. dit qu'il considérait Pound comme une « personne sensitive, excentrique et cynique », que c'était « un paranoïaque » et que de ce fait cela le rendait « inapte à être jugé ».

Ajoutons que Pound a été libéré il y a plusieurs mois, qu'il a pu quitter l'Amérique et qu'il a regagné l'Italie où il réside actuellement.

Il a failli avoir cette année le prix Nobel de Littérature.

DE LA LES COLERES

"Cantos et poèmes choisis d'Esra Pound"

Les poésies étrangères demeurent mal connues en France. Mal connues, mal diffusées. Les éditeurs présentant une collection de poésies traduites se comptent sur les doigts de la main. Excellents instruments de base, les Anthologies de Stock ne touchent qu'un public restreint, spécialistes ou amateurs. La collection « Autour du Monde », de Seghers, est la plus répandue, la plus efficace, malgré son disparate et les absences (il n'y a pas un seul poète italien...). D'autres efforts, ces dernières années, ont amené le public à mieux connaître de grandes personnalités de la poésie mondiale telles Maïakovski (notamment la « Vers et proses » présenté par Elsa Triolet aux Editeurs Français Réunis). Lorca ou Neruda. Tout ceci reste cependant fragmentaire. Il nous manque une véritable collection de conception systématique.

En attendant nous en sommes réduits aux hasards qui portent un poète ou un traducteur dans un pays ou dans l'autre, qui viennent à Paris ou un attaché d'ambassade poète ou traducteur.

Dans ces conditions, il nous est particulièrement difficile d'avoir à manquer la sortie d'un recueil de la collection « L'Aube dissout les Monstres », publiée par Pierre-Jean Oswald, autrement que par une approbation.

Il s'agit des « Cantos et poèmes choisis d'Esra Pound » traduits et préfacés par René Laubies.

Nous apprécions le travail de P.-J. Oswald. Son courage, son esprit. Nous avons applaudi à la création de cette collection ouverte à la jeune poésie, aux thèmes de l'homme d'aujourd'hui poète de son temps. Plusieurs recueils d'Henri Kréo, l'émuant témoignage d'Anne Feydit, les « Andabates » d'Ohven Stan, que nous étudions dans ce numéro, mer-

quent jusqu'à présent quelques étapes d'une entreprise dont nous partageons l'enthousiasme, les ambitions et le parti-pris.

Dans cette collection, les poèmes de Pound pourraient n'être qu'une erreur. La préface trône l'escroquerie.

Une erreur, car l'œuvre de Pound ne s'inscrit pas, à notre avis, dans l'éthique définie par la présentation de la collection. Peut-être avons nous mal interprété celle-ci. En ce cas nous espérons des précisions. En tout état de cause, il ne peut être question pour nous de considérer Esra Pound comme un des poètes qui « luttent pour sauvegarder la dignité de l'homme ». Il fut un de ceux qui confondirent poésie et propagande, liberté et pouvoir, charité et violence. En des temps et dans un sens qui ne laissent aucune place à la légèreté.

Une escroquerie, ou presque, car la préface en dit trop ou pas assez. Tout le monde ne connaît pas le nom d'Esra Pound, son influence, ses amitiés, son immense culture, ce qu'il a remis à l'honneur, pour reprendre les termes du préfacier. Tout le monde ne sait pas « qu'il paie cher ses idées politiques, contre Wall Street, contre l'Usure ». Ce qui permet à René Laubies de nous l'apprendre. Et, sans en avoir l'air, de tenter de nous faire prendre un fasciste pour un révolutionnaire traqué par les polices capitalistes du monde entier pour finir dans un hôpital pénitencier de Washington.

Car telle est bien l'impression que donne le « On sait qu'il paie... ». Or ceci est faux.

Voyons les faits.

Poète et critique, compositeur (d'un exécration opéra mais d'un opéra quand même) et sculpteur, essayiste et historien, économiste et musicologue, pédagogue et muséologue, romaniste et sinolo-

quer qu'avant de mourir, il s'est enfin rallié aux Français ou tout au moins a composé avec eux, il n'en a pas pour autant cessé de fustiger les méchants, de censurer les imperfections de la nature humaine et de s'indigner avec véhémence. La protestation que Peire Cardenal aura élevée contre les injustices et la conquête française ne le quittera qu'avec la vie. Ce troubadour, sans doute l'un des plus grands, demeurera comme l'expression d'un refus permanent à l'injustice et à l'asservissement ; sa lyrique sans faille,

la concision et la perfection de sa technique verbale, le courant tumultueux qui parcourt son œuvre, la pérennité des valeurs qu'il défend vigoureusement font de lui un grand classique de tous les temps à qui l'on devrait accorder une place d'honneur dans tous les manuels de littérature française.

Pierre PESSEMESE.

Dans notre prochain numéro P. Pessemesse étudiera les aspects techniques de l'œuvre de Cardenal

ont, eux, pillé Saint-Gilles ! Et ils disent en leur prêche que l'on doit aimer son ennemi ! Mais la vue nous montre bien qu'en eux est tout autre vouloir ! L'indignation de Peire Cardenal ne connaît pas de bornes contre ces « franzes bevedors », ces Français buveurs, qui ont massivement introduit en Occitanie des valeurs autres que celles communément admises et consacrées par la civilisation courtoise « Engan » la fourbe, « Cobeltat » la convoltise, « Malvestat » la méchanceté. Mais que l'on m'entende bien ! Aujourd'hui, il ne s'agit plus de ressasser de vieilles rancunes ni de mettre en doute l'existence d'une nation française, mais plus simplement de jeter une clarté sur une mystification encore trop répandue de l'histoire de France, cette apologie des rois de France « rassembleurs de terre », encore en usage dans nos écoles, analogues à nos modernes bâtisseurs d'empire, les Gallien, Lyautey et consorts, dont les ombres-poste de la République éterniseront encore longtemps la gloire. Par une curieuse aberration, les félibres marseillais que tout devrait amener au fédéralisme et à la dissolution de la nation française aboutissent à une hérésie diamétralement opposée au nationalisme intégral ; et bien souvent, de nos jours parmi les gens de droite méridionaux le simple énoncé impartial des faits de la croisade albigeoise provoque une réaction bien étonnante : ils approuvent sans réserves Simon de Montfort d'avoir si bien brûlé et passés au fil de l'épée leurs lointains ascendants. A croire que l'Etat français, de Dunkerque à Tamarassat a été fondé par le petit-fils d'Enée, Francion, échappé par bonheur au saccage de Troie, dont les hauts faits nous sont contés par une épopée roisardienne. Quel d'étonnant d'ailleurs puisque cette idéologie fait irrégulièrement appel aux courants irrationnels, à la contradiction et à la providence ! Peire Cardenal lui-même avait déjà répondu par avance à ceux qui s'appuyaient sur les forces obscures qui conduisent les nations

« Razos voi e dreiz comanda
Que qui semenza que cuella
Cal que semensa qu'espanda
Aital frug coven que fonda

« La raison veut et le droit commande que celui qui seme cueille : quelque semence qu'il répande, pareil fruit il convient qu'il moissonne ». Voilà à quoi avait abouti cette civilisation occitane lumineuse du moyen âge qui allait périr sous les coups des croisés et dont le contenu culturel allait se dissoudre dans les flots de la scolastique obscurantiste. La Sorbonne allait remplacer par son lourd appareil théologique le rayonnement intellectuel et artistique des cours méridionales. Une fois les dernières redoutes occitanes prises d'assaut, rien n'allait s'opposer à la mise en place de la nouvelle « Kultur » : l'Inquisition et ses séquelles de bûchers. Mais que l'on ne se méprenne pas. Peire Cardenal, cette expression la plus achevée du rationalisme occitan, n'était pas un mécréant, bien au contraire. Il n'a jamais abjuré sa foi catholique et bon nombre de ses poèmes sont d'inspiration chrétienne, il a sacrifié à la dévotion mariale et c'est en chrétien fervent qu'il jette l'anathème contre les vices de la société. Toutefois ce chrétien fervent est d'un anticléricalisme qui, à cette époque, n'était certainement pas dépassé. Il ne ménage guère les moines et les prêtres « C'anc peior gent non vie » car jamais pire engeance je ne vis, déclare-t-il à la fin d'un sirventès particulièrement violent dont le leit-motiv est « clergie si fan pastor e son auclzedor ».

Les clercs se donnent pour pasteurs et ce sont des tueurs.

Il avait évidemment percé à jour l'alliance félonne du clergé avec les envahisseurs venus du Nord et il ne s'est jamais départi de son anticléricalisme, même vers la fin de sa vie où, délaissant une lutte désormais vaine, il accumule les pièces moralisantes, les satires d'ordre général, les sentences, les monuments de la poésie gnominique. Il place tout son espoir en Jhésus Cristz, Notre Savaire et si certaines pièces semblent indi-

POÉSIES COMPLETES
DU TROUBADOUR PEIRE CARDENAL

publiées par René LAVAUD

Toulouse - Privat 1957.

Ei selon le mot de Schiller « Die Weltgeschichte ist die Weltgericht ». L'histoire universelle est en même temps l'instance universelle qui juge sans appel les événements historiques, ce tribunal n'est pas exempt de quelques erreurs judiciaires. La publication des œuvres complètes du troubadour Peire Cardenal, due aux soins du regretté occitaniste René Lavaud, contribuera sans doute à redresser les jugements erronés qui frappent bien souvent à tort la civilisation occitane du moyen âge. Non que cet épais volume ne s'attache qu'à l'aspect politique de l'œuvre du célèbre troubadour, mais à côté du troubadour guère convaincant, qui ergote, parodie et dénature les sujets habituels à ses chers confrères, se profile un Peire Cardenal profondément original dans son lyrisme, témoin indigné, constamment lucide de son temps qui passe insensiblement de la révolte à une sorte d'acceptation moralisante du nouveau ordre de choses, sans pour cela abdiquer de sa virulence. L'époque de Peire Cardenal, c'est le XIII^e siècle occitan, l'apogée de la civilisation courtoise, puis son démantèlement progressif après les convulsions de la croisade des Albigeois, vaste entreprise de brigandage sous couvert de religion. Peire Cardenal, né au Puy-en-Velay, en 1180, de petite noblesse « d'Onradas Gens de Paratge », courut les petites cours occitanes du Midi, eut des protecteurs illustres comme Ramon VI comte de Toulouse, vécut la vie indépendante d'un homme de lettres d'alors pour s'éteindre presque centenaire vers 1278. Il commença sa carrière par quelques pièces lyriques, conformistes, concession au goût du jour,

qui ne tardèrent pas à devenir irrespectueuses.

Puis aux prises avec Simon de Montfort et les hordes venues du nord, il prend parti dans la lutte qui déchire son pays et son parti, c'est celui de la résistance. Il fustige en des sirventés mordants tous ceux qui ont trahi leur patrie, tous ceux qui ont embrassé trop rapidement le parti des Français, tel l'Archevêque de Narbonne ou bien cet Estève de Belmont qui « a la testa grossa e—l ventre redon coma bossa » et à qui il reproche constamment sa « trachor », sa trahison et il n'hésite pas à désigner nommément les ennemis « franzes e clerguia », les Français et les curés qui avaient scellé à cette époque l'alliance du sabre et du goupillon pour extirper l'hérésie albigeoise du midi en même temps que pour réaliser de fructueuses opérations de brigandage. En langage moderne, Peire Cardenal incarne la résistance à l'oppression et part en guerre contre ce que nous appelons des collaborateurs. Lui, pourtant chrétien fervent, n'était pas encore revenu de cette monstruosité à laquelle il lui a été donné d'assister, le pillage de l'Occitanie médiévale organisé au nom de la religion par des croisades munis de la bénédiction de l'Eglise.

Notre clergue selon dire
Que raubar autrui ostals
Era peccatz criminal
E li an rubat sant gire
E dizon en lur presic
Que hom am son enemic
Mas a nos mostra vezers
Qu'en lur es autres volers.

« Nos clercs avaient coutume de dire que piller demeure d'autrui était un péché criminel et ils

TOUT EST A RECONQUERIR. Leur attitude sera donc essentiellement dynamique comme celle des peuples d'Irlande, d'Israël, de Galles, de Barcelone ou d'Ukraine depuis la révolution d'Octobre.

Une autre raison réclame cette attitude dynamique : le caractère même de la ville métropole qui ne peut se comparer au caractère du village ou à la petite cité rurale. Qu'on le déplore ou non, une métropole telle que Marseille imprime à l'esprit un rythme particulier. Pour les jeunes intellectuels de cette métropole, la langue d'Oc ne peut être simplement un élément de pittoresque local à ajouter à la somme des tutu-pampans, des décors extérieurs : elle doit être sentie, pour être VOULUE avec sérieux, comme un élément de culture, mieux comme un allent de culture.

En conséquence, il ne peut être question de voir dans la langue d'Oc simplement la langue du cabanon, ni même seulement la langue de Bagatouni. Autrement dit, il ne saurait être question de la considérer comme un pur instrument et seulement un instrument d'exotisme interne. Pour le jeune intellectuel marseillais, la langue d'Oc ne peut pas davantage être seulement la cause ou le moyen de l'attendrissement pour les vieilles choses. Elle ne peut être seulement la langue des étiquettes de musées provençaux. Elle n'est point un parler étroit, épanage d'un groupe : marins, paysans, artisans ; elle n'est pas un sous-dialecte étroitement et jalouse-

ment restauré comme tel, objet de curiosité linguistique ou folkloriste. Ce n'est pas à une langue mutilée, restreinte que peut s'intéresser le jeune intellectuel de la grande cité, mais à « la » langue dans sa totalité, à la langue considérée non pas seulement comme une chose curieuse, comme une douce chose, mais à la langue, « chose vitale », « forte chose ».

Car, en définitive, il ne s'agit pas pour le jeune intellectuel de la cité, aux prises avec toutes les exigences de la civilisation du milieu du XX^e siècle, d'une contemplation du passé que l'on voudrait éternellement arrêter, d'une rêverie sans cesse recommencée sur le bon vieux temps, mais d'une prise de conscience, par la langue la plus proche de l'être intime, d'une originalité implicite, prise de conscience qui, seule, peut donner une valeur à l'emprise de l'esprit sur le monde dans l'expression explicite qu'il en peut donner aux hommes et aux peuples. Rien de comparable dans l'attitude qui doit être celle du jeune intellectuel de la Cité d'Oc devant la langue d'Oc, à l'attitude qui considère comme la langue d'Oc comme la chasse gardée de quelques originaux, félibres ou folkloristes, ou la spécialité de quelques professeurs de Faculté. La langue d'Oc, pour le jeune intellectuel « de la grande cité », doit être ou l'élément essentiel d'une renaissance intellectuelle, ou ne plus rien être.

Charles CAMPROUX.

LES JEUNES INTELLECTUELS D'OC DEVANT LA LANGUE D'OC

Je voudrais résumer ici quelques-uns des points de vue que j'ai eu l'occasion d'exposer à propos de la question : « la langue d'Oc doit-elle, de quelque façon, faire partie des préoccupations d'un jeune intellectuel né ou demeurant en pays d'Oc ? ». Je veux restreindre volontairement la réponse au cas des jeunes intellectuels des grandes cités, de Marseille, en particulier, qui pour le plupart ignorent la langue d'Oc.

Il y a dans le subconscient de la jeunesse intellectuelle de « la grande cité » deux faims insouviées. D'une part l'envie de se nourrir aux nourritures terrestres du monde entier, d'autre part le désir impérieux d'en goûter les saveurs, d'en assimiler les valeurs et personnel. D'où un double mouvement de dispersion et de concentration. D'où, à la fois, la nostalgie de la quête du monde et celle de l'affirmation de soi.

Il y a, entre ces deux tendances, opposition constante. La recherche d'un équilibre est alors l'un des tourments de l'esprit. Je pense que la connaissance, l'étude et l'utilisation de la langue d'Oc peuvent puissamment contribuer à cet équilibre, pour le jeune intellectuel de nos villes occitanes. Aller au monde par la langue d'Oc c'est réaliser par le fait la synthèse désirée.

Réapprendre la langue d'Oc, la pratiquer, c'est partir pour une redécouverte exaltante : celle du monde pratiquement inconnu qui se trouve cependant à portée de cœur et d'esprit. Un monde inconnu qui pourtant est soi-même, et tout un peuple.

Cette redécouverte, à elle seule, est capable d'assurer à une grande métropole déshumanisée par sa richesse économique, la reconquête de son humanisme. L'exemple de Barcelone, de la Barcelone de

Macis et de Companys, le prouve assez. Si Marseille, capable de jouer un rôle humain digne de ses forces et de ses possibilités, ne l'a point encore joué, ne serait-ce pas qu'elle demeure à la remorque de Paris sur le plan de l'intellect ? Et s'il en est ainsi, ne serait-ce pas parce qu'elle a renoncé à sa langue propre ? qu'elle essaie d'exprimer le monde avec une autre voix que celle qui serait véritablement la sienne ?



Ceci est vrai pour les jeunes intellectuels qui ont une ascendance locale, marseillaise ou Vieux-Marseille. Mais c'est vrai également pour les marseillais cosmopolites ou nouveaux marseillais venus d'horizons souvent lointains. Le phénomène normal, en ce cas-là, est le désir de fusion dans la cité ; et ce phénomène est aussi vieux que l'antique Massalia. La langue d'Oc peut être le meilleur moyen et le signe le plus parfait de la réunion aux sources de la cité. Pour le nouveau marseillais, l'usage de la langue française, langue officielle, le mène aux portes de la maison commune ; la langue d'Oc le fait entrer et l'assied au foyer.



Il découle de ceci que l'attitude des jeunes intellectuels « de la grande cité » en face de la langue d'Oc sera fatalement différente de l'attitude traditionnelle du Félibrige. Jusqu'à nos jours, le Félibrige a essentiellement misé, eu égard à l'avenir de la langue d'Oc, sur la loi du moindre effort. La langue d'Oc, déchue, a survécu des siècles durant ; il n'est que de continuer à survivre. Il n'y a donc qu'à MAINTENIR.

Pareille attitude ne peut que mener à la mort définitive. En réalité, pour la très grosse majorité des jeunes intellectuels marseillais, il n'y a rien à maintenir.

Le soleil va se coucher sur tes cils
La rosace des nuits a l'éclat spontané
des vieilles casseroles
et tes yeux
sols brunis auréolés d'or pur
ont la lumière des miroirs
repus d'alcool
Un arbre chante dans le lointain
Tu ne l'écoutes plus
Tu as enfermé la vie
dans une boîte à ruban
sans plus t'occuper
de la violette
et de la primevère
que je t'avais montrées en carte postale
Au pays sans pensée je penserai à toi
Je fabriquerai du papier
qui prendra feu à tes cheveux d'ébène
et je m'en irai travailler
avec le pic et le wagonnet
dans les mines de ton corps
J'enlèverai la gangue du diamant
et je serai plus riche
qu'un billet de banque.

Lienel RICHARD.

Tu es repartie sur la route endolorie
les souliers traînant de la boue décolorée
tu es dit merci
les jours de fête
endormis dans l'adieu
Les feuilles mortes s'embrassaient
tremblantes d'émotion
Les présences sentaient la terre brûlée
Le ciel avait les paupières mi-closées
Les silences méridiens
n'ont pas place en tes yeux de granit
et ton corps a de bleus regards
Les eaux dormantes ont aussi des pas d'enfants
Il ne faut pas chatouiller l'oubli
ni lui jeter des pierres
Le chapeau se porte à l'endroit sur la tête
Tu es raison
La marche désolée des églises
e des robes de vieille femme
Ton cœur n'en est pas moins
un vitrail unique.

Plus sourde qu'un orage ira ma passion
vers ta chair étoillée du songe
souples à mes mains
souples à mes yeux
tes visages apprennent ma souplesse
et quand ils trouveront le sommeil
tu écriras sur le rêve
comme le soleil écrit sur la joue du couchant
le regain de mes prairies
les sapins de mes montagnes
un carosse et des chevaux sur les rues de nos lèvres
puis les jeux électriques de nos membres
et quand tes larmes
couleront un peu trop longues
sur la peau suave de la nuit
le rire métallique
du réveille-matin.

PROFESSION

Lorsque les feuilles mortes se nouèrent en ton corps
pour le labourer de leur automne, j'ai éclaté d'un
feu de mille gerbes.

Je suis le cirque du glacier, le Dieu de ton mystère,
la fleur jamais fanée en bute à ton secret.

Et quand les moissons lèveront sur tes chrysalides,
ma course s'arrêtera aux bornes de ton relief.
J'écarterai les chaînes qui te retiennent au monde
surnaturel.

Je serai l'homme qui a vécu pour te construire.
Nous habiterons tous deux des portiques et des espaces
où tes traits s'écraseront sur mes traits
où les miroirs magnifieront l'existence.

je sais qu'au fond de l'œil on peut lire son âme
et que dans la main des hommes éclatent des villes de
[béton et d'aciers
Dans l'ombre froide qui engloutit le sommeil résigné
[des chaumières
J'entends l'herbe parlant aux blés qui roulent de
[longues vagues qui bruissent
J'entends l'écorce des chênes qui craque et les chemins
[ouvrir leurs tombes
J'entend des filles qui courent sur les sentiers aux bras
[de l'aube
et un drapeau couleur de sang qui salue le dernier
[sourire des étoiles
Venez tous ! debout ! le Monde vient d'accoucher
du printemps de ceux qui n'y croyaient plus

Alban BERTERO.

De ce gouffre noir d'où monte un vent glacé de ténèbres et d'effroi, tintent parfois des mots aux mains ferrées, avec des cris de mères fouillant les décombres chauds et fumants, des chants étranglés aux frimas de l'aube amère, des voix d'hommes qui se cherchent en jurant, des prières d'enfant rêvant de pain...

De cette longue nuit couchée sur un sabre montent des thrènes sourds et obsédants ; une guitare brûle en l'église douloureuse l'orgue couvre le bruit des gifles et craquant sur la route défoncée par les bombes, et dans des sanglots... O Espagne !...

Le jour se casse aux contrevents des maisons sales
sans regimber, giflé par un vent piqué de feuilles mortes
le jour s'écroule dans le creuset de l'horizon qui brûle
et tire son rideau de nuit criblé de larmes haletantes
Le jour s'éteint au fond des poêles avec des yeux de
[braise

dans le sommeil brisé des hommes rompus
dans les silhouettes massives des prisons gémissantes
au fond des commissariats qui résonnent sur des têtes
[claires et des ventres creux

La bise rauque griffe les arbres vêtus d'ombre
anxieux dans leurs corps noueux et figés
et bourdonne dans les casques des sentinelles
appuyées contre des songes de paix et d'amour
au fond de nuits sans factions et sans haine
Je ne sais plus qui croyait détruire en un seul dimanche
tous les bourgeons d'avril pour tuer le printemps
mais moi je sais que de l'eau vient la glace
de feu ébouriffé par le souffle de la plaine vient la tiède
[chaleur

je sais que des lèvres de ma brune viennent des baisers
[qui ne naissent que là

LA RIVIERE

Puis il y aura une rivière
Et des platanes. Vont crier
Et les cigales et les pierres
Et le soleil des peupliers.

Ma belle ta robe aura tant
De douceurs. Sur l'eau éclatent
Quelques nénuphars. Se battent
Aussi les ajoncs sous le vent.

Quelques mousses sur un rocher
Et ta main si claire dans l'eau.
Ce jour-là il fera très beau
De plus de cent soleils lâchés.

Car chaque sourire de toi
Tombant soupir de tes sursauts
Brisent tes baisers à la fois
Sur mes lèvres, dans les roseaux.

Michel BERNAT.

MARINE

J'ai accroché
des morceaux de rêve
à la rambarde
de mon balcon
Puis j'ai jeté mon balcon à l'eau
et
j'ai
pêché
la pleine lune
dans un vieux puits plein de vieilles herbes
Puis j'ai jeté la lune
sur le ciel de mes rêves

Rancœur

Délaissé par la mer un tronc d'arbre pourri
Brille sous la Blanche
Brille sur la plage visitée d'une âme
Âme enveloppée d'un voile de riens
qu'effleure le sable
d'une douceur
de ciel
de soir
d'été

Fatigue

La lame court après la lame
La vague gronde son ennui
engouffre le canal béant
L'orage siffle sa gargouille
La pluie fait trembler les méduses sur le sable

Colère

Guitare endolorie de la plainte des pauvres
Nostalgiques échos d'une ivresse étiolée
Berceuses des eaux calmes
Et la tour d'un château qui perce un pan de brume
Tyrolienne avalée par des crevasses vertes
Berceuses des eaux calmes
Berceuse
de mon cœur
Marine

Jean-Claude LEVY.

POEME

Un jour un jour nous nous aimerons très fort jusqu'à secouer
[la terre

Nous nous ferons légers légers pour le voyage de notre sang
Et toutes les herbes tous les arbres tous les animaux tous les
[hommes
Nous les rassasierons et nous les enfermerons dans notre
[Amour

Et les fontaines soigneuses du crépuscule et la chevelure
[hasardeuse des ombres dans la nuit

Et l'étoile tiède des larmes refoulées et ces campagnes de
[diamant d'après la pluie

Nous les enfermerons aussi dans notre Amour

Alors seulement nous reposerons légers dans le voyage
[chantant de notre sang.

Mitchells LOI.

LE VERT-GALANT

("Loin de Paris")

*Au galant tranquille
Couve un soleil bleu
Le cœur de la ville
Est plein d'amoureux.*

*Sous l'ombre fragile
Fûle un vent léger
Comme sur des cils
Le vol d'un baiser.*

*Du cher petit Mouche
Aux yeux curieux
Une ironie douce
De ceux qui sont vieux.*

Et un peu d'envie

*Parvis de la vie
Paris des enfances
Et du rêve à deux*

*Mon Dieu — quand j'y pense
J'ai les larmes aux yeux.*

D. 57.

Ma peur, nous n'avons pas dormi ensemble, et ce matin ne t'a pas trouvée dans mon lit.

Ma joie, tu n'as vécu un jour que pour que je te perde.

Ma honte, je te nourris tous les soirs dans le creux de ma main.

O mon plaisir, je t'ai cultivé dans ma tête, je t'ai conduite, ma poésie, dans d'obscures pérégrinations.

Ma peur, nous allons redormir ensemble, et le matin te jettera dehors du lit.

Et mes espoirs, qui sont enfouis au fond des livres, tous mes espoirs que j'ai forgés par le style :

Et ma révolte, qu'amoureusement je flatte, que je caresse, que je pilote doucement :

Cette révolte que je tisse chaque jour, quelle sera l'usure de ta trame, dans vingt ans ?

Combien restera-t-il de ceux-là, dans vingt ans, de mes espoirs, de ma peur, de ma honte, de mon plaisir, de ma joie, quelle teinte passée aura ce vieux tissu de ma révolte ?

Jean GIBSON.

12 décembre 1955.

Jean GIBBON

à F. B.

Je suis comme un homme qui découvre la joie
Invraisemblablement heureux
Et qui marche droit, et nue-tête, sur un chemin qui va tout
Et qui chante, chante et pleure de joie, [droit
Je suis dépouillé,
Tel la châtaigne, ayant saigné de ses épines, qui sont sa chair
Et qui vient de les perdre d'un coup
Nue, elle est désormais nue au soleil, pour germer,
Et bave sa sève de joie
Et elle s'épanouit vivante,
Je suis moi comme un homme nouveau
Qui saurait désormais,
Qui l'a tâté, qui l'a mesuré, son bonheur, et le connaît et le
[possède et qui en jouit,
Je suis celui-là, promis à un amour heureux
Et cent chants sont insuffisants, je suis calme et je sais ma
Je suis cet homme irrévocable [force
Jusqu'au bout — jusqu'aux limites — énormément — je suis
[heureux.

10 novembre 1957.

COURT METRAGE

L'enfant par les chemins de pluie
Accède à la mer : un voilier,
Coque vide gantée de blanc
Et le sable pour composer
Les îles chaudes et lointaines

Midi passé comme un grand feu
Ce n'est déjà plus l'enfant fou
Aux mains de sable de rosée
La mer ne bat plus à sa porte
Les îles tardent à mûrir

Et l'amour le frappe au visage
S'ouvrent les draps blancs de l'été
La plage cède au flot durable
Et la chance se répercute
Le bonheur lui vient de très loin

Le bonheur, la vie appliquée,
D'aimer et d'être deux, d'apprendre
La faim, la soif et le sommeil
Le lent plaisir de se confondre
En un même et malin combat.

Saint-Etienne 1953.

L'ETE DES AMANTS

Et le temps s'ouvrira vaste comme le désir de
Venir enfin l'un l'autre vers notre heure magnifique
Ah nos corps d'homme et de femme au large de nos songes
Donnons enfin forme à nos quêtes divisées
Rebâtissons au sommet du jour les tables et le temple
Accord haut vainqueur de nos chairs.

Moi femme d'ambre je t'appelle
Roi de mon corps
Je te donne le sel et le feu
Et la profondeur et l'amertume du
Bronze
Je te donne à étreindre enfin le sens brûlant de la terre.

Sonores sont les tournesols
Grands ouverts les portails
Et toi avide dans les yeux du sable de la plage.
En nous se fera l'accomplissement parfait et
Sur l'horizon de tes caresses monteront vers moi des terres
[fabuleuses
Bien au-delà de tous mes rêves d'aventurière.

Je cueillirai l'aurore
Aux grappes mauves des lilas
Et je saurai pourquoi
La neige de l'écume a le goût de l'olive.

Au creux noir du vallon,
Je ferai couler de mes paumes
La poussière des mondes morts
Dans la chute des lunes.
Je traverserai des villages
Où le temps marche à reculons,
Je découvrirai au passage
L'arbre et le liseron.

Un jour je reviendrai
Au pain trop quotidien,
A la chambre éclairée,
Mais le bruit de la mer bercera mon sommeil.

Marcelle MERMET.

L'IMAGINAIRE

Partir pour un pays sans nom,
Sans passeport,
Avec mon nom, avec mon corps.
Pour seul bagage.

Goûter aux sèves, aux bourgeons.
N'importe où,
Et n'avoir que les pluies d'orage
Pour vin d'Anjou.

Attendre le choc d'un nuage
Pour s'évaporer avec lui,
Trouver un goût de fille sauvage
A la paille des nids.

Etre l'ami du jour, des plantes.
Des oursins,
Des fontaines parlantes,
Des torches, des essaims.

Lorsque l'arbre s'apprête
Au rythme des matins
Et qu'un cerf viendra boire
Au creux de mes deux mains,
Je prendrai l'eau de moire verte,
Le reflet de l'image
Où seront confondus
Et la vie de la bête et le poids de mon âge.

Je verrai les couchants,
Le soleil et la mer s'enlacer en musique
Dans le sang des noyés.
Je verrai courir une étoile.

Courir sur le sable des dunes,
Sur l'eau douce des lacs,
Courir avec le vent
Qui fait rire aux éclats les oiseaux du printemps.
Récolter le sang des prairies,
Le soleil en boutons et le ciel en bluets.
Aimer avec ferveur
La fleur de magnolia respirant sa blancheur.

PREPARATIFS

Chacun avait offert ce qu'il avait. Et nul en cet instant n'avait voulu être de reste. La mer en sa qualité de supérieure un bouquet de virgules et de renoncules. Comme elle était aussi la plus âgée, elle avait ajouté un peigne en écaille verte et des paroles de sagesse qui avaient eu cours à l'ère des poissons mais fraîches encore et pertinentes. Le sable avait dit qu'il prêterait son lit une couverture chauffante et par extrême générosité qu'il rentrerait ses os diluviens. Quant à la forêt elle se contenta de sourire sachant trop bien qu'elle était indispensable avec son visage timide un peu sous ses cheveux et ses enfants habillés d'ombres et de fougère. Le vent avait parfumé son haleine en passant sur les neiges et les roses et signalait les iris à portée de la lèvre. A terre les branches s'étaient faites plus sèches. Le silence plus pénétré et l'air plus facile. La rivière avait disposé des carats dans les yeux des saumons et fait des miracles de robes. Tout était si llant si soudain que nul n'avait voulu être de reste. On fêtait sur les bords de l'amour et de l'intelligence une amitié.

La nôtre.

Gérard ARSEGUEL.

Je viens à vous du fond de ma jeunesse étroite
Les gestes que je fais n'habitent plus en moi
Les mots que je vous donne sont d'un autre pays
Qu'il nous faudra gagner à force de malheur
Si je me sers de vous, vous n'y êtes de rien
Et si ma main demande un pont chargé d'être
Au delà de la nuit où vous vous oubliez
Ce que je viens chercher ne dépend pas de vous

LE TEMPS DORMANT

C'était le temps du bois dormant vous en souvenez-vous où songeant si peu à ce mal dont la vie nous avait roués nous rêvions la main dans la main d'un haut bonheur définitif. Le soir mélancolique avait couché l'été entre les iris blancs et le rire des nègres et la nuit promenait son visage ambigu sur les femmes qu'un nain exhibait en crachant le poison silencieux et torve des serpents que sa bouche pleurait en mordant aux étoiles. L'attelage du jour avait feutré ses roues le plus clair de notre raison se passait à désavouer la misère au long cou qui nous polluait l'eau des larmes enfantines. Le ciel n'est plus où nos yeux maladroits savaient réconcilier la plume avec l'oiseau. Le temps se multiplie pensant être ignoré car nous nous le cachons de nos mains malhabiles et la mer rafraîchit le songe des poissons ne pouvant faire mieux que de mouiller toujours les mêmes habitants et les mêmes désirs. Mais comment voulez-vous que l'on hume le ciel quand la terre est si dure toujours tendant plus haut toujours portant plus loin j'ai tout le poids du monde et j'ai tout le travail or je ne vois jamais les fruits de ma patience.

SONNET

Elevé vers le feu par d'incomplètes mains
ce regard a tordu paroles et silences.
Ensanglanté l'amour éclabousse les lances
qui l'encerclent. Le soleil objure demain.

Si tu jettes à l'eau le fléau des balances,
qu'au moins, par la sueur qui perle sur tes seins,
le poison de la mer équilibre les chances...
Et que crève le calme inutile et malsoin !

Au centre de ton souffle on a mis une aiguille.
Ton regard — sans douleur — se vide de son cri.
On a mis gentiment un roulement à billes

au Grand Chariot. Tu le sais. Tu le tais. Fille
du feu ! Pourtant regarde où la nuit a souri :
Sur son intime bouche un malheur est inscrit.

Gérard NEVEU.

13 et 21 décembre 1956.

INSOMNIES

Il tourne la rue comme un siècle
quelqu'un n'importe qui Sa voix s'incurve
Pure nécessité
— et le luxe chafouin des salons de coiffure
Ce n'est rien
Rien qu'une image
vois sa peau se retourne
comme l'écorce du sommeil.

C'est au tour des échos à chanter l'antienne
Sur la branche d'un vol une parole siffle :
Coupez coupex-vous la main
quand l'envie saute d'un œil à l'autre.

O vague figurant crachant soudain ta confiance
La grimace saisit aux mortaises le vent
un pétale tombé des lèvres
laisse une brèche dans le masque.

Petite tête entre deux poings
ne voit plus à perte de vue
que les jours et les nuits en damier.

Une neige de fine race aiguise ses minutes
minuit lointain où tout est renversé.
Au fond du verre s'insurge
l'invisible lambeau du cri.

GRANDE OMBRE

Par l'immense blanc de la tête
je t'ai vue venir
sous les ronces lasses
Dans l'aurore animale
plongeant ta force d'elle
je t'ai vue venir.

L'été lui-même se prenait
au jeu fragile des pas
les saisons montaient aux terrasses
Le long des rues chaque geste
effaçait un musée de plomb

Rien qu'un instant blessé
qu'une touffe de nuit saline...

Oui je t'ai vue venir
et s'épanouir le diamant
jusqu'à la muette oxydation de l'espace
jusqu'à l'asphyxie.

ODE BREVE

Vers cette ombre de mer qui toujours bouge
entre tes yeux et moi
je dépêche des salves de cris obscurs
de perles mortes et
— si tu le permets —
les traces rouges de tes ongles

Feux et calmes
Que faut-il donc attendre
...Nuages à l'arrêt
haut fixés
plafond de cyanure
Chacun mord l'air humide
court sa faim
surgit

Etonnant que toujours pleurent les paroles
dites pour toi
Etonnants ces copeaux de pourpre violette et de noir organdi
qui viennent lécher sans cesse tes talons
Etonnantes ces rues pâles menant au fond du cœur
avec des battements de néon et de tôle...

...Etonnante pourtant cette vie clandestine
de douce chair
de tulipe incertaine
de feu puéril et mou

Etonnante sans doute...

TOILE

A Française.

Précieuse anonyme, mêlée aux autres, confondue parmi elles, la Femme passe...

A regarder au-delà nous l'avons retrouvée. Elle est là, précise, lumineuse tout à coup, unique, saisie dans sa longue marche par une lave multicolore.

Elle est là ; un instant immobile, étendue au bord de la journée — n'importe quelle journée — celle-ci peut-être.

Au creux d'un pur masque de silence, elle repose, fidèle à nos gestes, comme reposent avec Elle mille femmes qui passèrent.

Elle est là ; heure présente, certitude. Ses mains jointes derrière la nuque, elle retrace le geste initial de la confiance.

Son beau laisser-aller est un chemin d'abeille.

Belle au visage de craie qui retient tous nos signes ; sachant être lèvres d'appel, sable de rire ou flaque de rêve.

Son regard qu'à notre aise nous pouvons inventer sait croiser le nôtre et lire les mêmes chants.

Belle aux mille visages, tu glisses en notre espoir sur le même radeau que nous.

Belle sans visage, belle aux mille facettes, tu restes celle qui marche en même temps que nous sur le même rivage.

Marseille 11-57.

Jean-Jacques VITON.

FAUSSE CONDUITE

J'abrite au bord des lèvres
un vertige ciselé

on m'explique que
on me conseille de
on aimerait que je

des rails s'incrument
au front des jours
qu'il me faut suivre sans heurt

Surtout
ne jamais déviller
le pas cruel de ce tambour
qui me surveille de près
à nerf tendu.

Marseille 4-58.

EAU COMPLICE

Ce port est une étoile de sel
aux langues soudées de pierres

une étoile pétrifiée
par le cri des machines
par la marche stridente des chaînes

la transhumance des feux
ne s'arrête pas ici
ce port fait face
au rivage de guerre.

La ville plus loin
sur sa part de soleil
dresse des remparts bleus.

Hangar J 4
la chaux n'entame pas tes armures
mais je songe à la bave d'une bête qui meurt

Hangar J 4
sous ton poing de ciment
une foule sans yeux
une foule sans bras
enfonce dans le ciel un grand coin de silence

prises au piège
les mouettes dévident leur tresse d'alarme

Hangar J 4
un paquebot te salue de profil
un paquebot s'échappe
chargé d'hommes sans voix
le dos tourné à l'Algérie.

Le Pharo 5-58.

DOUZE MAXIMES ET REFLEXIONS MILITAIRES

- 1. Les militaires sont uniformément vêtus.**
- 2. Le militaire est né pour la victoire. Il ne peut obéir à une République défaitiste.**
- 3. La « basane » se perdant, le militaire retrouve le cuir des fouets.**
- 4. Hommes alarmés, ne le soyez plus à l'armée.**
- 5. L'armée moderne doit être rapide. Elle « s'allège ».**
- 6. Le parachutisme n'est plus tant l'art de tomber de haut que celui de tomber bas.**
- 7. L'argument le plus économique est la mitraillette. Il ne coûte qu'à la Nation.**
- 8. La magnéto est le moyen militaire enfin trouvé de faire la guerre des nerfs.**
- 9. La discipline étant la force principale des armées, on n'aurait pas vu ce qu'il y fallait ajouter.**
- 10. Comment le moral de l'armée peut-il être atteint ?**
- 11. Tout passe, même par les armes.**
- 12. Le calme des vieilles troupes m'effraie.**

B. DUMONTET.

Mon autre Provence saisissante
Où l'on ne comprend plus la colère archarnée des hommes
bruissement rapide des eaux vives
qui broutent l'herbe glorieuse du printemps.
Mon autre Provence en pleine maturité
où brûlent les fleurs du mal
dès qu'elles font mine de fleurir
où les hommes font la chaîne
pour murer les vestiges des religions
qui divisent les hommes.

Et puis l'amour qui s'élabore
dans les écluses de la chair

Provence magique de l'amour
toi et moi
échansons de l'amour inséparable
égarés quelque part dans la profondeur
du règne des hommes

Serge BAC.

III

*Dans le mirador de la garde
Le cœur de l'homme est une solitude
Au fond de la nuit qui s'épuise
Les éclairs recommencent.*

*Mais l'homme n'en peut plus ! Il en a assez
de voir l'orgueil des drapeaux pavotiser
jour et nuit les fenêtres du ciel. Elles pourraient être
ensorcelantes les fenêtres du ciel !
Mais l'homme n'en peut plus. Il en a assez
de sentir froid d'éternité
l'acier des cimetières !
Et les aquilons de la nuit les frères aquilons
sur les filaments de leur toison
tentent d'emporter l'acier assassin de l'amour
l'impalpable acier des cimetières.*

*Froid d'éternité acier des cimetières
Où est la gloire des empires ?*

*Le mépris au fond des eaux qui enfantèrent de Vénus
le mépris au fond des lèvres qui donnent des baisers
du cœur fausse satisfaction pauvre pitance*

*Et pendant ce temps d'éternité
s'élançant les blés comme des flèches de lumière
vers le cœur ruisseau des soleils
Ah quel tourbillon quelle étrangeté de vivre !*

IV

*Dans le mirador de la garde
Où l'aube surprend le vieux sommeil
S'élève irradiée la roue de ton visage
Et monte à l'horizon comme un échauffement*

*Autre Provence
avec des côtes taillées dans les prismes de lumière
sans tribunaux d'injustice
sans cœurs fermés comme les portes de l'exil
mon autre Provence
où tout le monde peut se lever la jambe de loup
où le pain n'est plus jamais vendu
où le pain est donné pour la délivrance
où l'on n'entend plus les irritantes plaintes
d'une livide déroute.
Mon autre Provence d'immense mémoire
plantée d'orchidées avares de leurs racines
avec un étang d'êtres nus
complices des bêtes sensibles de la nudité solitaire*

BALLADE DU MIRADOR DE LA GARDE

I

*Dans le mirador de la garde
Dompte-la-faim de vieux sommeil
Crie famine mon amour
Pendant ce temps la nuit s'écarte*

*Libérant le théâtre étoilé des mirages
frémissante et blanche comme une mer d'embruns
devant moi rampe
la main offerte de la Sebkra.
Dans les ornières géantes
les salicornes de Camargue
les salicornes renaissantes de l'Amour.*

*Loin devant moi loin devant
(mes yeux pris dans un filet d'étrange nuit)
sur les têtes aiguës du secret Djebel
brisant silence et solitude
éclatent les figues en d'énormes éclairs.*

II

*Dans le mirador de la garde
L'homme n'en peut plus. Derrière lui
Dans les eaux mortes des pistes
Les avions de la peur se sont tus.*

*Crachats striés de sang et de lumière
comme l'habit de la mort
en face Marseille derrière la mer
juste derrière la mer qui tourne
avec la solitude sincère du soleil
juste derrière la mer qui s'arrête
devant l'incompréhension des hommes
en face Marseille derrière la mer
qui note les fleurs jaunes du ciel
ce sont les cités folles
les cités folles qui dansent
mes grandes cités où l'on ne s'aime pas .*

Mon outra Provènça
Ont tot lo mond se pòu levar la fam dau lop
Ont lo pan es pus jamai vendut
Ont lo pan es porgit pèr la deliurança
Ont s'ausis plus jamai li complanchas cracinantas
D'una desbranda escolorida
Mon outra Provènça d'immensa memènta
Plantada d'orquideas alucridas de si racinas
Amé un clar d'essers nus
De cotria amé li bèstias sensiblas de la nuditat solitaria
Mon outra Provènça palaficanta
Ont non se compren plus la canha acarnassida dis òmes
Tafòri lest dis aigas vivas

Que brotilhan l'erba gloriosa dau printèmpa.
Mon outra Provènça dins lo bòn de son creissènt
Ont creman li flors dau malan

Tré qu'ensajan de faire flòri
Ont lis òmes fan guilhèume
Per rebrondar li rambuelhs di religions
Que desseparan lis òmes

E puèi l'amor que s'amajestra
Dins li restancas de la carn

Provènça mascòta
Païs alègri de l'amor
Tu e ieu
Chorias de l'amor totau
Estraviats dins la fonsor
Dau ranhe dis òmes

La Senia, le 18-7-1958 - Argèria.

III

Dins lo mirador de la garda
Lo còr de l'òme es solitud
Au fons de la nuech deglesida
Zò mai lis uiaus recomençan
Mai l'òme n'a son pron ! N'a son pron

D'agachar l'orgueilh di drapèus abandeirar
Lo jorn la nuech li fenestras dau ceu. Podrián èsser
Pivelantas li fenestras dau cèu !

Mai l'òme n'a son pron. N'a son pron
De sentir freg d'eternitat
L'aram di cementèris
E lis aguieions de la nuech li prims aguieions
Sus li filandras de sis aires
'Sajan de carregar l'aram tuaire de l'amor
L'impaupable aram di cementèris
Freg d'eternitat aram di cementèris
Ont es la glòria di emperis ?

Mesprets au fons dis aigas d'ont Venùs espeliguèt
Mesprets au fons di labras que balhan li potons
Au còr faus solaç paura pitaça

E d'aqueu temps d'eternitat
S'escapan li biats coma flèchas de lutz.
Devers lo còr di solèus que ralha

A qunt revolum qunti tressimacis de viure !

IV

Dins lo mirador de la garda
Oï ! l'auba susprèn la vielha sòm
S'ensaura escaralhada la ròda de ta cara
E monta a l'horizont coma un escaufament

Autra Provènça
Amè de costieras talhadas dins li primas de la lutz
Sènse tribunaus d'injustici
Sènse còrs barrats parier li pòrtas de l'exili

BALADA DAU MIRADOR DE LA GARDA

I

Dins lo mirador de la garda
Mata-fam de vièlha sòm
Crida de la fam mon amor
Enterin la nuech s'escavarta

Dellurant lo telatre estelat di vièlhi danças
Tremolanta e blanca coma una mar d'escuma
S'escrapochina dabans leu
La Sebkrà man duberta
Dins il rodans gigants retrobèra
Lis enganas de Camarga
Lis enganas renadivas de l'Amor.

Luenh dabans leu luenh dabans
(Mis uelhs agantats dins un gàngui d'estranya nuech)
Sus il tèstas amoladas dau secret Djebel
Crebant silènci e solesa
Lí figas petan en d'ulhaus tràs que grands.

II

Dins lo mirador de la garda
L'òme n'a son pron. Darrier eù
Dins lis aigas mortas di pistas
Avions de la paura son muts.

Escupinhas calhadas de sang amé de luts
Parier l'abit de la mórt
Fàci Marselha darrier la mar
Just darrier la mar que vira
Amé la solitud sincèra dau soleu
Just darrier la mar que s'aplanta
Dabans lis òmes que comprenon jamai rên
Fàci Marselha darrier la mar
Que nega il flors jaunás dau ceu
Vejeici il ciutats fòlas
Li ciutats fòlas que dançan
Mi grand! ciutats ont degun s'aman

Sur les pavés, sur les chemins osseux qu'ont dénonés les vents,
Piétine du sang d'homme
Ici, les souvenirs dévorent mes paroles et là-bas quel passé
Il faut bien que la honte [est présent ?
Mange chaque jour à sa faim,
Que, sur les doigts de qui je sais,
Tous les désirs du monde
Viennent cracher.

Car à ceux-là, ils ont changé le sens de nos vocables
— Ils ont fait de la haine un soldat et ils ont déguisé la
bassesse en combattant de l'aube ;
— Mais ils ont oublié qu'en torturant l'espoir, on lui donne
raison —

Car à ceux-là,
Qu'importe que les morts possèdent des regards pareils aux
plumes d'aigles
Oui, qu'importe à ceux-là
Que dans la main des morts, tribunal sans appel, soient
descendus mourir aussi les oiseaux qui savaient l'import-
tance du ciel.

POÈME

Ici, les yeux des chiens sans maître
Lèchent les pas perdus par les mendians
Et la tiédeur du crépuscule
Moule toutes les avenues
Dans le même silence.
A journée longue,
Le sable et le vertige ont caressé notre visage.

En notre crâne enfonce-toi, coton noir du sommeil, imbibe-toi
[de nos mensonges.
Allons, mâchoire de la suie, poses sur notre nuque et notre
Pour une fois encore, [langue,
Laissez-y donc l'empreinte du refus.
Et, citron de la peur, va plus loin que nos gorges,
Débusquer notre sang.

Aucune angolase ne nous restituera la dignité,
Là-bas, le pain a pris la forme de la dent affamée.
Puisqu'à partir d'ici, nous n'avons plus de mots pour offrir son
[reflet au mutisme,
Dans le temps, dans l'espace qui nous restent à vaincre,
Nos poings demeurent solitaires.
Puisqu'à nouveau déshonorés, là-bas, le geste d'être habité un
[paysage des ruines,
Il s'avère, mémoire, que tes retours de flamme ont brûlé notre
[voix.

Pendant qu'ici, les souvenirs dévorent mes paroles
Et que, pourtant, la rue met des bouquets de rire au corsage
[des filles
Sur la chevelure des brises noue des mantilles de chansons,
Là-bas, le feu tend tous ses pièges ;
Là-bas, sur le dallage des cuisines,
La fraîcheur de la mort, errante, plane et l'agonie y prend un
[goût d'insulte et d'électricité :
Là-bas, le firmament du soir, où tournent des escarbilles de
[vautours,
— Ce même firmament de Méditerranée que mes regards
d'adolescent traînaient comme un grand cerf-volant sur
les paupières de la mer

II

Sur la cime du chagrin
Chaque vallée de larmes
Submerge même son estuaire
Et le plus farouche
Macère sa lassitude
A quoi bon mourir encore ?

Mais nous sommes innombrables
A l'image des saisons
Nous renaissons de nos poussières
Nous levons nos moissons abondantes
Nous crevons les greniers de l'intelligence
Et les silos de la bonté

Nous nous savons raisonnables
Aux antipodes des barbares
Qui nous voudraient cadavres

Et le feu et le fer
Sont choses débiles
Face à l'espace infini de notre vie

Ma tendre blessure
Algusée à la flamme incertaine
De ma durée

Mais la pierre réchauffa
Au retrait de chaque image
Le soleil sanguinaire

Henri KREA

« Songe qu'en deça de l'éternité à laquelle l'œuvre d'art nous invite il existe une brûlante actualité. Le poète, à mon sens, doit dire son fait. S'il est mauvais, tant pis pour lui. S'il réussit dans son entreprise il sauve du même coup la poésie qui n'est plus lâcheté ou chanson pour poule de luxe. » — H. K.

à Mario de Andrade

MOT D'ORDRE

I

Nous avons passé la borne de la torpeur
La résignation a fracassé son être
Au lever du soleil
Nous avons balbutié ton nom
Insurrection
Et maintenant nous t'épelons
A chaque halte
Car le VRAI ne fait plus silence
Et sous ton idéal
Nous avons lu
Révolution

Désormais l'avenir n'est plus ce périple hasardeux
Où la fatigue usait les forces de la vie
Où les montagnes excluaient la volonté
Des bâtisseurs de blé

Au faite du temps
Hier et l'avenir sont bien contradictoires

A 19 h. 43 le dernier social-maitrejacques meurt de la peste
A 19 h. 44 les évêques élisent un roi
A 19 h. 45 le roi des évêques meurt de la peste
A 19 h. 46 le dernier maitrejacques-chrétien meurt de la
[peste]

A Bordeaux, l'homme H., les bras en croix, dénonce les méfaits de la superstition. Les évêques, à l'issue du concile de Chorbouurg, rejettent une proposition tendant à canoniser Ponce Pilate.

A 19 h. 51 le dernier faux médecin meurt de la peste
A 19 h. 52 les microbes s'attaquent aux évêques
A 19 h. 53 les charlatans massacrent les faiseurs de
[miracles]
A 19 h. 54 les microbes s'attaquent aux charlatans
A 19 h. 55 le dernier évêque meurt de la peste

Maitre Jacques en prison, avait depuis longtemps sucé les os du dernier savant mort lorsque l'homme H. décida de le faire libérer et de l'embaucher comme valet de chambre. Son adaptation ne lui posa aucun problème mais il évoquait parfois avec nostalgie les temps heureux où, dans sa cellule, il se nourrissait de moelle, et expédiait un courrier abondant frappé aux armes du clairon...

A 19 h. 58 les microbes dévorent les fidèles réfugiés dans leurs temples
A 19 h. 59 la peste s'étend dans les champs, les bois et en haute montagne
A 20 h. 02 la radio d'état cesse ses émissions
A 20 h. 03 maitre Jacques cire les souliers de l'homme H.
A 20 h. 04 tous les ministres meurent de la peste
A 20 h. 05 l'homme H. remonte sur son socle
A 20 h. 06 maitre Jacques meurt de la peste.

L'homme H. tremble de peur

Pierre GUERY.

Marseille, octobre 1953.

Deux savants, récemment libérés, se suicident. On apporte leurs os à Maître Jacques.

Dimanche, à l'heure de l'Angélus, le Ministre de l'Information est passé par les armes.

Un peu partout, on dressait des statues à l'homme H. Mais les apparitions surnaturelles de Ponce Pilate se multipliaient et une grande querelle s'éleva entre charlatans et faiseurs de miracles qui tentaient chacun de les exploiter à leur profit. Les évêques refusèrent de prendre position.

Le mardi, à Strasbourg, les microbes alsaciens dévorent trois faux médecins.

Mercredi, dans son discours de Clermont-Ferrand, l'homme H., les bras en croix, dénonce les méfaits de la Maitrejacquerie.

Jeudi matin, Maître Jacques, dans sa prison, condamne la Maitrejacquerie. Dans l'après-midi, les évêques désavouent la Maitrejacquerie chrétienne.

Dans son grand discours du 20 juillet, l'homme H. avait érigé le syllogisme en système de gouvernement. Il fut compris sur-le-champ et dès lors certaines formules eurent force de loi. « Qui n'abat pas la peste est un traître ; les savants n'ont pu vaincre la peste ; donc les savants sont des traîtres. Qui ne combat pas la peste est suspect ; la Maitrejacquerie ne combat pas les savants, donc la Maitrejacquerie est suspecte. »

C'était évident. On applaudit. Et d'autres continuèrent. « L'homme H. est un héros ; qui n'aime pas les héros est un lâche ; donc les adversaires de l'homme H. sont des lâches. Les lâches sont des ennemis de la Nation ; les ennemis de la Nation doivent être pendus ; donc les adversaires de l'homme H. doivent être pendus. »

C'était tout aussi évident. On applaudit.

Et on pendit.

Dix mille huit cent neuf personnes ont vu l'âme de Ponce Pilate se laver les mains.

A 19 h. 37, les microbes passent à l'attaque

A 19 h. 38, les sociaux-maitrejacques sont mis hors la loi

A 19 h. 39, la Maitrejacquerie chrétienne est frappée
[d'interdit.

L'un des onze savants relâchés met en doute les apparitions de Ponce Pilate. On l'enferme dans un asile d'aliénés.

Sept personnes déclarent publiquement n'avoir jamais vu l'âme de Ponce Pilate. Six sont massacrés par la foule. La dernière parvient à fuir et se réfugie dans la prison où Maître Jacques l'étrangle pour sucer sa moelle épinière.

CHRONIQUE DU PROCHAIN MOYEN AGE

L'homme H. tremble de peur.

L'épidémie de peste avait pris une telle extension que Maître Jacques, un soir, saisit son clairon pour appeler à la révolte. Aussitôt les faux médecins crièrent très fort contre les charlatans, et les charlatans insultèrent les faiseurs de miracles. Comme Ponce Pilate se lavait les mains, l'homme H. descendit de son socle et fit mettre en prison les savants.

Puis il fallut composer avec les microbes. Les négociations furent tenues secrètes. On murmurait que Maître Jacques et les siens seraient épargnés, que Ponce Pilate n'avait rien à craindre, que l'homme H. avait le pouvoir de protéger ses serviteurs, que les évêques guérissaient de la peste ; bientôt les faux médecins, les charlatans et les faiseurs de miracles, tout à coup réconciliés, chantèrent les vertus des microbes et crièrent vengeance contre les savants, uniques responsables de tous les maux de la nation.

Quiconque parlerait encore de la peste serait puni de mort.

Après s'être lavé les mains, Ponce Pilate mourut, Maître Jacques fut emprisonné et entreprit aussitôt, dans sa cellule, de ronger les os des savants morts. C'est ainsi qu'il découvrit un jour, caché dans une vertèbre cervicale, un projet de prison pour microbes adultes. Il s'en attribua le mérite et le fit clandestinement parvenir à ses amis qui le répandirent dans la foule. L'invention eut un grand succès auprès de tous ceux, nombreux, qui l'attendaient depuis longtemps sans trop y croire.

En même temps, deux savants emprisonnés parvinrent à démontrer que les microbes guérissent de la peste. Les charlatans applaudirent, les faux médecins approuvèrent et les faiseurs de miracles trouvèrent cela tout naturel.

On libéra les deux savants.

Dans la journée du jeudi, vingt-sept personnes virent voltiger l'âme de Ponce Pilate.

Le vendredi matin la radio annonce qu'à Marseille une centaine de microbes ont dévoré le chef de la maîtrejaquerie chrétienne.

Samedi onze savants découvrent en prison que la social-maitrejaquerie favorise l'éclosion et le développement de la peste. Tout le monde le savait déjà.

ai-je oublié qu'est lutte, respirer
et toute ombre de feuille une fleur sans venir
Passions endimanchées
en rang sur le devant, tout devant de la vie
systématiquement, vitrines commerçantes
d'absolue digestion, volonté d'inertie,
votre ombre est complète, satisfaite, imbécille
corrompue, luisante de paroles magnifiques.
Je me sens honteux de votre ordre infallible.

JORDI PERE CERDA.
Tr. du catalan par l'auteur.

POÈME

Enveloppe l'avenir dans les transparences du ciel
pare ton cœur dans la fronde des doigts
et tire, yeux fermés
comme fait un ivrogne dans les rues d'une ville effacée.
Savoure, lèvre sèche, l'intolérable sentiment
de n'avoir de demeure
toute racine déliée
le nœud des chaînes qui amarre
la nef au ponton, s'étant défait
sans un à coup
sous la propre volonté du temps.
Ce corps maladroit
sans maître ni habitudes
balance ton déséquilibre
entre soleil et eau
la peur vrillée
dans ta jeunesse qui s'échappe.
Homme faible
qui fais monter contre tes flancs
une mer rageuse
feignant le désir de t'y perdre
et l'angoisse de vivre
pour que renaisse dans le puits du cœur
cette aube intérieure oubliée
la pureté enfantine de la joie.
Joueur invétéré aux superstitions impossibles
tu te retrouves adolescent.
Un ciel d'éclairs a morcelé ta nuit
tu es nu
nerfs débandés par des printemps trop doux
et morts. Tu fais danser tes mains
pièges à soleil
pour attirer demain
et dessiner des bornes sur ta voie incertaine.
Souvent, aussi souvent que chaque heure
j'arrange les souvenirs autour de moi
comme une crèche de feu.
Car la vie est
ce fleuve que jamais je n'ai vu
et passe en traînant, épais
se blesse mon corps à s'y fondre
repoussé sur la rive comme
si je n'en faisais point partie
tant il veut un effort
perpétuel de moi.
Conjurateurs de cette vie

i passa, gansolant-se, espès
com si el meu cos s'endanyés
a enfondir-s'hi, rebutjat a la vora
talment no en facés part,
talment vol un esforç
perpetual de mi.
Conjuradors d'aquest viure,
he desculdat que el respirar és una lluita
que l'ombra d'una fulla és una flor perduda.
pintades les passions, colrats de vestidures
esteu arrengrerats davant per davant de la vida
amb posats sistemàtics d'escaparates mercaders,
paídura absoluta, inèrcia en voluntat.
feu una ombra complerta, satisfeta, imbècil
corrupuda, lluenta de paraules magnífiques.
I em trobo avergonyit del vostre ordre infalible.

POEME

(Nous n'avons jamais dit que vivre c'est facile).

Guillevic.

Rebolca el devenir en les transparències del cel
para el teu cor en la ballesta dels dits
i tira amb ulls tancats
com fa el borratxo
en els carrers d'una yilla esborrada.
Assaboreja llavi sec l'intolerable sentiment
de no tenir posada.
Tota rel deslligada
com si el nus del cadenam que amarra
la nau al seu pontó, s'havia desfet
sense un sotrac
per la pròpia voluntat del temps.
I aquell cos guerx
sens amo ni costums
balanceja el teu desequilibri
entre aigua i sol,
La por clavant-se com un tribe
en la joventut que se t'escapa.
O home flac
qui fas pujar contra els teus flancs
una escuma de mar rabiosa,
finjint el delit de t'hi perdre
i l'angoixa de viure
per que rebroti en el pou del cor
oblidada alba de dintre
la puresa infantivola del goig.
Jugaire inveterat de supersticions impossibles
et trobs ara adolescent.
Un cel de llamps ha destroçat la teua nit
ets nu
amb nervis desmalats de primaveres dolces
i mortes. I fas ballar les mans
com uns miralls de sol
per enganyar el demà
dibuixant termenals sobre ta via incerta.
Sovint tan sovint com cada hora
arrenjo els records al torn
de mi com un pessebre de foc
perquè la vida és
com aquell riu que mai he vist

comme une lamentation qui jaillit
d'une gorge serrée.
Un écho de pics cassés
de bolsages fracassés
s'enfuit de la galerie
pour se perdre dans le néant.
Et dans l'atelier fermé
sans voix, sans vie, désabusés,
comme des soldats tombés
devant les barbelés ennemis
elle a eu dix-sept morts
la mine des Asturies.

.....

Il y a dix-sept mineurs
dans la mine des cieux
Avec des arrosoirs d'étoiles
Et des marteaux de feu
dans la cage de la lune,
ils montent à de nouveaux ateliers,
tandis que le patron de Sama,
Saint Jacques, le fils du tonnerre,
monté sur son coursier de lumière
galope vers Langreo.

SIRIO.

Traduction-adaptation
J. Fernandez,
C. Tessier.

ROMANCE DES DIX-SEPT MINEURS

Il y a dix-sept mineurs
nouveaux, qui piquent dans le ciel.

Dix-sept changements
Que n'a pas signé l'ingénieur
Parce que Monsieur, surveillant,
Général des lumières
n'interroge personne
pour donner du travail dans son royaume.

C'était un quatorze juillet
— soir de grisou et de duel —
la mort est descendue dans la cage
vers les capes sombres
des entrailles du sol
déguisée en boisage.
Personne n'a senti ses pas
Parce que, galerie avant,
elle couvrait ses jambes
d'un pantalon de mineur.

Un rêve de capes noires
Et de filons étroits.
Elle dormait
Dans son lit de silence.

La mort d'un pas incertain
rôdait dans le replat
coupant l'atmosphère dense
du fil de son regard,
de ses yeux insondables :
nuit apeurée,
passoire vide
cheminée fermée.

Quelle peur a eue le charbon
de la voir se cacher
quand la chaleur l'a rattrapée
de ses yeux sans regard !
Dans le grisou fugitif
la mort s'enflamme.
Puis une langue de feu
et une explosion étouffée

Les deux poèmes qui suivent ont été écrits par des mineurs des Asturies.

José Léon DELESTAL

SEPT MINEURS

Sept sont partis
Six sont revenus.
Où est-il le septième mineur ?
L'aube a vue sept ombres.
Le crépuscule six seulement.
Où est-il le septième mineur ?
Leur sept épouses leur ont donné sept baisers.
Maintenant, dans l'air,
Comme un oiseau sans nid,
Le septième baiser.
Où est-il le septième mineur ?
Sept lampes furent données
— sept feux follets dans l'ombre immense —
Si on en a rendu six
Où est-il le septième mineur ?
A l'aube il y avait sept voix
Comme sept marteaux perforant la veine.
Le soir six silences
Comme six larmes solennelles.
Où est-il le septième mineur ?
Où est-il le septième mineur ?

On ne t'a jamais dit un jour que la mine
Connait l'arithmétique ?
Si.
Sur son tableau noir
Les mineurs écrivent
Avec la craie de leurs lampes.
Mais c'est elle qui additionne et qui soustrait.
Surtout soustraire !
Sept à l'aube.
Six le soir.
Résultat : un.
Il est là le septième mineur
Pétrifié dans la tranquillité
D'une mort venue on ne salt d'où.

Qu'elle soustrait bien la mine !
Tableau d'honneur en arithmétique !

Traduction-adaptation
J. Fernandez,
C. Tessier.

BOUFFEES D'EAU FRAICHE

(à ma femme)

Que je suis poète tu le sais
et que j'aime le vin
il n'y a que l'amour pour m'apaiser ;
tu sais que je suis
au bord du précipice
et tenté de me plonger,
de me dissoudre
dans les eaux noires.

Tu le sais et tu ne me retiens pas,
tu ne t'en vas pas au loin
tu ne me tends pas les bras
tu ne me défends pas
par ta cuirasse.

Je voudrais dormir
mais, cette nuit je ne le peux
car, j'aime veiller sur ton sommeil,
sur le sommeil de mes enfants
dans le grand lit du village.

Dormez, mes beaux enfants
le sommeil est si doux,
dormez ; chacun de vos souffles
m'enlève — motte de terre —
un poids de mon cœur,
défait le nœud de la corde qui m'enserme
m'apaise
et m'envoie
des bouffées d'eau fraîche,
me desserre les bras

à genoux me sanctifie
chacun de vos souffles.

Dormez, mes beaux enfants
mes yeux, du contour de vos visages s'emparent
et de l'innocence dévillée
et de tout ce qu'en dormant
vous m'apprenez.

Dormez
n'ouvrez pas les yeux
ne défaites pas
cette toile d'amour
que je tisse avec le fuseau de mon cœur ;
n'ouvrez pas les yeux
car le sommeil
est plus doux que l'amour.

Ignazio BUTTITTA.
Trad. Colomba Voronca.

Les gens accouraient te porter des cadeaux ;
une jument si haute et allée ;
un heaume comme un clocher
et une cuirasse tout en or forgée !
Ahi, ahi, ahi !

Voici qu'à présent je ne rêve plus
que tu es empereur, ni chevalier, ni journalier ;
si de toi je rêvais je m'enfuirais en hurlant,
tu es le Christ sur sa croix ;
maintenant tu ne parles, tu ne vois et ne réponds plus :
sourd comme la terre et comme l'eau ;
tu ne t'en vas, tu ne reviens plus
et mes yeux en vain fixent le mur.
Ahi, ahi, ahi !

Je ne te déshabille plus, je ne te berce plus ;
si, de ton lit je m'approche, l'épouvante me prend
comme si égorgé, tu gisais là
enveloppé dans une couverture ensanglantée
et si je pose ma tête sur l'oreiller
le sang jaillit et le lit se remplit.

**LAMENTATION FUNEBRE D'UNE MERE
A PORTELLA DELLA GINESTRA**

Le 1^{er} mai, en 1947, à Portella della Ginestra, Giuliano et sa bande tirèrent sur une foule de paysans qui étaient en train de célébrer la fête du travail. On tua vingt personnes, parmi lesquelles des femmes et des enfants.

Mon garçon, lorsque tu étais petit
tu sautais dans les rues comme un grillon
un jour tu m'apportas un papillon
aux ailes dorées et à la tête jaune.
Ahi, ahi, ahi !

Comme ton père tu fus béche-terre
tu te levais avant l'aube ;
à peine dehors, de ta petite main
un salut tu m'envoyais.
Ahi, ahi, ahi !

Lorsque tu rentrais, tu simulais la gaité,
mais sur ton visage éclatait la fatigue ;
j'essuyais ton front en sueur
et tu me donnais ton premier baiser ;
et « mange, te disais-je » « mange avec moi » me disais-
[tu

assis ensemble comme Jésus et Marie.
Ahi, ahi, ahi !

Puis, le sommeil arrivait bien vite
tu t'endormais ta tête appuyée sur ton bras ;
sur mes genoux, doucement
je te déshabillais, mon bel enfant
je te couchais, je restais près de toi
ma tête sur ton oreiller.
Ahi, ahi, ahi !

Une nuit je rêvais que tu étais
devenu un grand chevalier,
l'empereur des paladins
Roland et Renaud à tes côtés
et tu entraï, fanions déployés
dans une grande cité ; et il y avait fête.

des lecteurs si ce n'est les autres victimes. Et que penser de la façon très habile en apparence de M. Jean Germain : « Il est bien entendu que notre choix va de préférence à nos abonnés. Il n'est pas nécessaire d'être abonné pour être inséré, mais tout de même quelle plus belle marque d'attachement à la revue ? ».

Il y a là une utilisation que je n'hésite pas à qualifier d'abusives d'un état de fait déplorable.

Il faudra bien aussi, un jour, s'entendre sur le « jeune poète ».

On mêle souvent, dis-tu, des poètes de quarante ans qui n'ont publié qu'un seul recueil à des poètes de vingt-cinq qui en sont à leur quatrième. Où prendre le critère ? Est-ce un état d'esprit ?

Sans écarter totalement divers éléments qui peuvent intervenir j'estime que l'âge doit être déterminant dans la définition du jeune poète. Le jeune poète est un poète jeune.

Nous reviendrons sur tout ceci bientôt. J'espère connaître rapidement tes idées. J'ajoute que cette lettre ne contient que des positions personnelles qui sont loin d'être toutes partagées par l'ensemble des poètes de l'Action poétique et même du Comité de rédaction.

Au revoir.

Henri DELUY.

son passé et dans son essence les caractères mystiques dont il lui arrive, au cours des siècles, d'être affecté ».

Je la livre à ta réflexion.

Notre objectif principal actuellement est de rassembler, de clarifier.

Tu trouveras sans doute qu'en ce qui concerne la clarification, je suis loin d'y parvenir avec ce qui précède. Et tu auras raison. Mais ne faut-il pas poser les questions qui naissent de l'étude ? Et peut-on rassembler valablement dans la confusion ?

J'espère que cette lettre nous vaudra une discussion dont nous avons tous besoin.

A propos de l'article de René Lacôte dans les « Lettres Françaises », je dois te dire en toute sincérité qu'il ne me paraît pas que l'on puisse reprocher à un poète de vingt-sept ans de tarder à trouver son expression propre. De plus, s'il est vrai peut-être que la première partie de mon recueil baigne dans le monde et le langage d'Eluard, cela pourrait se discuter, c'est que nous baignons tous dans le monde qui fut le sien. Eluard a exprimé tout un aspect de notre époque immédiatement perceptible aujourd'hui. Qui de nous n'est passé par là ?

Il me semble cependant que la deuxième partie de mon recueil, et je l'avais intentionnellement bâti ainsi, contient des éléments nouveaux en rapport direct avec ce que j'ai tenté de mettre à jour plus haut. J'ai essayé d'utiliser un langage net, où chaque mot porte, sans adjectifs inutiles, sans pompe, et cela me semble assez rare. De même, j'ai tenté de rester « rationnel » au milieu du jeu des images, de respecter les racines objectives de mon inspiration, de débarrasser mon langage des multiples scories qui l'encombraient, ce qui tient souvent lieu de poésie. Dans le foisonnement des méditations symboliques, des envolées lyrico-mystiques, j'ai voulu un retour à la nature, un mouvement vers plus de simplicité. Ce que Lacôte appelle, je crois, paralysie du langage est un respect du langage. Je suis méditerranéen cent pour cent. Rien ne m'est plus facile que le débordement. Or je ne veux à aucun prix être prisonnier des mots. Ils ne doivent exprimer que ce que je désire. Rien de plus. Rien de moins. Il y a là l'explication d'un ton un peu sec parfois. Et c'est peut-être là ce que Lacôte a voulu signifier.

Ceci dit, qui te paraîtrait bien pédant, un mot sur ce que tu appelles l'escroquerie à l'abonnement. Nous avons déjà indiqué ici comment la situation faite à la jeune poésie ouvrait la porte à toutes les combinaisons, à toutes les parodies de diffusion. Car peut-on réellement penser qu'un poème publié à quelque huit mille francs la page dans l'infâme « Anthologie » qui s'intitule « Bouquet de poèmes » puisse toucher